

Cycle de lunchs débats 2017, « L'Europe, ses fondements, aujourd'hui et demain »

LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL, CREUSET DE L'EUROPE



*Lunch débat avec Monseigneur Jean Pierre DELVILLE
Evêque de Liège*



**Université de Liège, salle des Professeurs,
Mardi 17 janvier 2017**

LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL, CREUSET DE L'EUROPE

Le mardi 17 janvier 2017, Mgr Jean-Pierre Delville, Evêque de Liège et professeur hre d'histoire du christianisme à l'université catholique de Louvain (U.C.L.) était l'invité d'un lunch-débat organisé à l'Université de Liège par l'Union des étudiants catholiques de Liège et le Groupe éthique sociale, associés au forum de conférences Calpurnia. Le thème de son exposé portait sur le rôle du christianisme médiéval dans la formation de l'identité européenne.

1. LA CONFÉRENCE (*)

Pour parler de l'Europe et de sa relation au christianisme, il faut certainement faire la différence entre « espace » et « territoire ». L'espace correspond à une extension géographique ; tandis qu'un territoire correspond à une communauté partageant une même identité. Un « grand territoire » est donc un grand espace identifié comme appartenant à un groupe social¹. Il s'agira de voir comment l'Europe passe de l'espace au territoire, comment on passe de l'« Europe » à l'« Européen » et dans quelle mesure la religion chrétienne contribue à cette transformation.

Pour cela je partirai de l'histoire concrète vécue sur le sol européen au moyen âge, spécialement dans l'espace belge, cœur de l'Europe, pour vérifier comment la conscience européenne s'est formée, dans un lien particulier entre pouvoir et religion, sur lequel se greffent la culture et l'économie

¹ Vincent CAPDEPUY, *Grands espaces et territorialité. Le regard d'un pape géographe sur l'Europe, Æneas Sylvius Piccolomini (Pie II)*, dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 21 (2011), p. 119-135 (<http://crm.revues.org/12431>).

1. L'Europe comme espace (Antiquité)

Dans l'Antiquité, le mot « Europe² » renvoie à un espace géographique. Pour Hérodote (5^e s. av. J.-C.), historien grec, c'est un des trois continents, avec l'Asie et l'Afrique, sans qu'il sache justifier ce découpage ni le préciser. Strabon, géographe romain (64 av. J.-C. - 21 ap. J.-C.), est plus précis à ce sujet ; il écrit³ : « C'est par l'Europe qu'il nous faut commencer, parce qu'elle possède une grande variété de formes, qu'elle est la mieux douée en hommes et en régimes politiques de valeur, et qu'elle a été pour le monde la grande dispensatrice des biens qui lui étaient propres [...] ». Au 5^e siècle, dans l'Empire byzantin, l'Europe est une province civile et ecclésiastique dont la capitale est Héraclée de Thrace (aujourd'hui Marmara Eregli, en Turquie européenne)⁴. Sous l'Empire romain, en effet, la référence géographique est l'Empire lui-même.

Quant au christianisme, sa naissance ne se situe pas en Europe, mais en Asie. Il est d'ailleurs moins une affaire d'espace qu'un phénomène de ville. Le mot « Europe » n'apparaît pas dans la Bible. En outre, il n'est pas question de l'insertion du christianisme dans l'espace public avant son officialisation dans la société en 313 par l'édit de Milan, décidé par Constantin, et son imposition par l'édit de Thessalonique, œuvre de Théodose en 380. Une grande menace pèse cependant sur le christianisme, c'est l'arianisme. Par cette doctrine, attribuée au prêtre d'Alexandrie Arius, seul Dieu le Père est vraiment Dieu. Jésus-Christ est fils de Dieu, sans avoir la même nature divine, et est donc soumis au Père. Par ce point de vue, qui

² Denys HAY, *Europe. The Emergence of an Idea*, Édimbourg, 1957 ; Denis DE ROUGEMONT, *Vingt-huit siècles d'Europe. La conscience européenne à travers les textes, d'Hésiode à nos jours*, Paris, 1961 ; Robert S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962 ; B. VOYENNE, *Histoire de l'idée européenne*, Paris, 1964 ; J.B. DUROSELLE, *L'idée d'Europe dans l'histoire*, Paris, 1965 ; Jean-Baptiste DUROSELLE, *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Perrin, Paris, 1990 ; Michel PERRIN (éd.), *L'idée de l'Europe au fil de deux millénaires*, Paris, 1994 ; Jacques LE GOFF, *La vieille Europe et la nôtre*, Paris, Seuil, 1994 ; Jacques LE GOFF, *L'Europe est-elle née au Moyen Age?*, Paris, 2003 ; Bruno DUMEZIL, *Les racines chrétiennes de l'Europe : conversion et liberté dans les royaumes barbares (Ve-VIIIe siècle)*, Paris, 2005.

³ STRABON, *Géographie*, I, 5, 26, édité et traduit du grec par G. Aujac, Paris, 1979, p. 2.

⁴ *Europe*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 15, Paris, 1963, c. 1425-1427.

satisfaisait les esprits rationnels, Arius introduisait une dénaturation de la foi chrétienne. L'identité de Dieu en Jésus, qui est mort sur la croix, victime du pouvoir politique, était écartée ; le christianisme perdait sa valeur novatrice et déstabilisante pour tout pouvoir terrestre : la solidarité de Dieu avec le faible était atténuée et le don de soi du Christ relevait de sa nature humaine simplement, sans impliquer totalement Dieu. La rédemption de la mort que son don de soi sur la croix accorde à l'humanité n'était plus garantie, car ce sacrifice était accompli par un être humain qui n'impliquait pas totalement Dieu et son absolu. On peut dire que l'arianisme laminait le christianisme et l'adaptait à la philosophie platonicienne de l'époque, qui ne pouvait voir en Dieu qu'un être exclusivement spirituel, relevant du monde des idées.

2. Le christianisme passe des villes aux campagnes : saints Servais et Martin (4^e s.)

Dans nos régions, à savoir une partie des provinces de Germanie inférieure et de Gaule Belgique, la présence chrétienne se manifeste en 346 ; à cette date en effet saint Servais, évêque des Tongres, apparaît dans une liste d'évêques favorables à saint Athanase et contraires à l'arianisme, au sujet duquel s'était réuni le synode de Sardique (Sofia)⁵. La structure diocésaine s'est donc installée dans la province de Germanie inférieure, dont la frontière occidentale est le cours de l'Escaut. Servais participe à une ambassade auprès de l'empereur en 350, en Pannonie, et au concile de Rimini en 359. Le christianisme reste confiné dans les agglomérations romaines. Une évolution va se marquer avec l'action de Martin de Tours (317-397). Celui-ci est d'abord catéchumène, résidant en garnison à Amiens, où il partage son manteau avec un pauvre. Ayant quitté l'armée, il se rend

⁵ Édouard DE MOREAU, *Histoire de l'Église en Belgique des origines aux débuts du XII^e siècle*, t. I, Bruxelles, 1940, p. 30 ; état de la question dans Sebastian RISTOW, *Frühes Christentum im Rheinland. Die Zeugnisse der archäologischen und historischen Quellen an Rhein, Maas und Mosel*, Münster, 2006, p. 106.

à Poitiers⁶, où il se met à l'école de l'évêque saint Hilaire en 356. Il désire en effet avoir un maître spirituel et trouve dans le grand évêque une personnalité de premier plan, un théologien qui défend au péril de sa vie la foi orthodoxe contre l'arianisme. Commence alors une nouvelle étape de la vie de saint Martin, celle de la vie monastique. En effet, avec l'approbation d'Hilaire, Martin aménage un ermitage, pour lui et quelques frères, à proximité de Poitiers, mais dans un endroit retiré, Ligugé : c'est le premier monastère connu de tout l'Occident⁷. Le monastère est une première entreprise de sortie du christianisme hors des villes vers des lieux retirés. Martin y demeura onze ans. Nous savons qu'il y mena non seulement une vie de prière et de pauvreté, mais aussi qu'il exerça un ministère de guérison dans le pays environnant⁸, jusqu'à Tours. C'est là en effet que la population fait appel à lui comme évêque⁹. Il rayonne partout dans son diocèse¹⁰, dans de grandes équipées, où il est accompagné d'une troupe de moines. Ce sont des expéditions missionnaires où il n'hésite pas à braver les populations pour démolir les sanctuaires païens¹¹ : c'est l'abattage du pin sacré — où il met sa vie en jeu, à la grande peur des moines; c'est la destruction du temple de Levroux, après trois jours de prière ininterrompue, et celle de la tour païenne à Amboise¹²; les populations, hébétées par tant d'audace et de prodiges, se convertissent. Mais cette conversion est limitée à la région de la Loire et ne touche guère le reste de la Gaule, et moins encore de la Germanie. L'activité missionnaire de Martin dans les campagnes se déroule essentiellement dans son diocèse de Tours ou

⁶ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin. Suivie de Lettres*, éd. par Jacques Fontaine, (*Sources chrétiennes*, 133), Paris, 1967, 5,1.

⁷ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin*, p. 591-616.

⁸ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin*, 8,1-3.

⁹ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin*, 9,1-3.

¹⁰ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin, Première lettre*, 10, et Sulpice Severe, *Gallus : dialogues sur les "vertus" de Saint Martin*, éd. par Jacques Fontaine (*Sources chrétiennes*, 510), Paris, 2006, 2,9.

¹¹ Sulpice Severe, *Vie de saint Martin*, 13-14.

¹² Sulpice Severe, *Gallus : dialogues*, 3,8.

dans la région¹³. Il rendait visite à la paroisse de Candes pour rétablir la paix entre les clercs¹⁴ en 397, quand la mort le surprit.

3. L'union du Germain et du Romain en Europe sous le sceau chrétien (5^e s.)

Au 5^e siècle, les invasions germaniques interrompent les actions d'évangélisation des campagnes. On assiste à une superposition de populations et de cultures. Partout en Gaule et en Germanie, les Germains dominent les populations locales de culture latine : Wisigoths en Espagne, Ostrogoths en Italie, Vandales en Afrique du nord, Alamans au sud de la Germanie, Saxons au nord de celle-ci, Burgondes dans la vallée du Rhône, Francs dans la Gaule et la Germanie, la région la plus riche de l'Occident¹⁵. Une des raisons du succès des Germains, c'est leur maîtrise de la métallurgie. Ils ne sont pas toujours majoritaires : ainsi les Ostrogoths de Théodoric s'enferment dans Pavie. La plupart de ces peuples se convertissent à l'arianisme et non au christianisme catholique. Une explication est que l'arianisme, en refusant la divinité au Christ, mais en la réservant au Père, entraîne une religion qui sacralise la hiérarchie et qui refuse de voir dans le Christ, mort sur une croix, comme victime de l'autorité publique, une véritable divinité. Mais les Germains permettent à leurs sujets de culture latine de gérer l'administration, car ils reconnaissent la valeur de la culture romaine à ce sujet. Dans ce cadre nouveau, la papauté acquiert un prestige spirituel et une autorité sociale. En 452, le pape Léon I^{er} négocie avec Attila et protège Rome des Huns ; en 455, il fait de même avec Genséric et les Vandales. En 494, le pape Gélase peut écrire à l'empereur de Constantinople que deux pouvoirs se partagent le monde : l'autorité sacrée des pontifes et la puissance royale. Un élément-clé fut la conversion des Francs, suite à la conversion de leur roi Clovis († 511). Le baptême de celui-ci a lieu vers 496, non dans le cadre de

¹³ GREGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, livre IX, trad. par Robert Latouche, Paris, 1963, p. 317.

¹⁴ SULPICE SEVERE, *Vie de saint Martin, Lettre 3, à Bassula*, 6.

¹⁵ Robert S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 35-44.

l'arianisme, mais dans le cadre de l'Église catholique. C'était un coup de génie : par le fait même Clovis devenait un allié du pape et de nombreux évêques. Cette conjonction se marque par l'adoption de saint Martin comme protecteur des Francs.

C'est que les qualités du saint se sont reportées sur son tombeau à Tours. La *virtus* (c'est-à-dire la force) de saint Martin agissait aussi à travers son corps mort et son âme vivante : c'est ce dont témoignent les nombreux miracles réalisés sur son tombeau. Comme son corps¹⁶ avait été récupéré par les Tourangeaux et que les évêques successeurs de Martin avaient élevé une basilique¹⁷ au-dessus, le lieu était devenu bientôt un but de pèlerinage réputé. Clovis y venait régulièrement en pèlerinage, de sorte que Martin est devenu le saint patron de la dynastie mérovingienne. Son fameux manteau, sa cape, est devenu un objet sacré que l'on emmenait sur les champs de bataille pour obtenir la victoire (d'où l'origine de notre mot "chapelle", du nom de la tente qui abritait cette fameuse cape : la *capella*). Tours est alors devenu le sanctuaire central de toute la Gaule.

Cette union entre le sacré et le profane va donner une force particulière aux Francs et à leur dynastie. Elle leur permet d'intégrer la culture latine dans la leur à travers la religion chrétienne et de fusionner progressivement les deux ethnies en présence : les Romains et les Germains, sous l'égide du christianisme. Cette union est à la base de la conscience européenne et de la chrétienté médiévale. Elle est basée sur une conception allégorique des choses, d'inspiration platonicienne, qui voit toujours le mystère au-delà du matériel. Ainsi, par cette conception, des cultures différentes peuvent s'imbriquer l'une dans l'autre.

¹⁶ GREGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, livre IX, trad. par Robert Latouche, Paris, 1963, p. 367-466, et Philippe GEORGE, *Le culte des saints*, dans *Saint-Martin. Mémoire de Liège*, Liège, 1990.

¹⁷ Charles LELONG, *La basilique Saint-Martin de Tours*, Chambray, 1986.

4. Monachisme et papauté : premiers réseaux évangélistes en Europe (6^e s.)

Un autre élément fondateur de cette Europe naissante est le mouvement monastique bénédictin. En 530, saint Benoît (480-547), qui a terminé de rédiger sa règle de vie monastique et a déjà fondé le monastère de Subiaco en Italie centrale, arrive au Mont Cassin. La règle de vie qu'il instaure comprend un coup de génie : elle est basée sur la formule « ora et labora », « prie et travaille ». En effet, contrairement au monastère de saint Martin, celui de saint Benoît est centré sur le travail manuel et peut vivre en autarcie, sans chercher de revenus à l'extérieur. Il est donc remarquablement adapté à une période de crise et de pénurie. Il deviendra un modèle pour toute la chrétienté occidentale et la base d'un réseau qui couvrira toute l'Europe et contribuera à unifier sa culture et sa religion.

Les monastères ne sont pas seulement des lieux de vie contemplative, ils sont aussi des bases de mission. Ainsi saint Benoît détruit un temple dédié à Apollon et met à sa place un oratoire dédié à saint Martin¹⁸. Il prêche à la population. En 541 Totila roi des Goths vient le visiter. En 551, Cassiodore (485-580), ancien ministre du roi ostrogoth Théodoric, évoque la responsabilité des moines dans l'évangélisation. Il fonde le monastère de Vivarium et écrit pour les moines ses *Institutiones*, ou livre de formation, tout en écrivant aussi une histoire des Goths.

La papauté à son tour va grandir en prestige et en puissance. Elle va devenir un pont entre l'Orient et l'Occident. En effet, en 533, l'empereur Justinien repousse les Vandales et reprend l'Afrique. En 553, général byzantin Narsès reconquiert l'Italie. Cependant en 568 les Lombards conquièrent le nord de l'Italie¹⁹. Par le fait même, ils libèrent le pape de la domination des Ostrogoths, car ils s'arrêtent aux portes de Rome et laissent la ville aux mains de l'Empire byzantin.

¹⁸ Bruno DUMEZIL, *Les racines chrétiennes de l'Europe : conversion et liberté dans les royaumes barbares (Ve-VIIIe siècle)*, Paris, 2005, p. 388.

¹⁹ Robert S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 43-45.

Le pape devient médiateur entre Lombards et Byzantins. Il devient progressivement un souverain temporel.

La croissance du christianisme se manifeste aussi dans la vitalité des Églises locales. Un document important atteste cela dans nos régions. Il est écrit avant 532 : saint Remi, évêque de Reims, écrit à Falco, nouvel évêque des Tongres, pour lui reprocher d'avoir procédé à de nombreuses ordinations à Mouzon (sur la Meuse), alors que cette ville relève de son diocèse²⁰. « Au début de ton épiscopat, tu tentes d'entrer dans le droit d'un autre, toi qui aurais dû modestement entrer dans le tien. Tu t'es permis d'occuper l'église de Mouzon et tu as cru bon de procéder à tes ordinations illicites, alors que les métropolitains de la ville de Reims l'ont toujours dirigée sous leur ordre, avec l'aide du Christ. Tu ne connais pas encore tes affaires et tu envahis déjà celles des autres ! Dans cette église donc, alors que tu as fait des lévites, que tu as consacré des prêtres, que tu as institué des archidiaques, que tu as établi un directeur d'école et une milice de lecteurs, je ne suis pas demandé, parce que tu ne vois pas qu'il faut mon consentement en ces matières ! Si au moins tu l'avais vu ! »

Un autre signe d'inculturation du christianisme dans la société franque est la tombe d'Aluvefa à Maastricht, qu'on peut ainsi dater du 6^e siècle. Elle comporte l'inscription « *Aluvefa in pace* », accompagnée d'une croix et d'un chrisme (le X et le P imbriqués, les deux premières lettres grecques du mot « Christos »). « Aluvefa » est un prénom germanique : cela montre qu'une fusion s'opère entre les aristocraties latines locales et les élites germaniques²¹.

Un autre épisode se passe vers 585 : Grégoire, évêque de Tours, raconte²² qu'il a rencontré Walfroy (Wulfiacus), un ermite qui vit au sud-est d'Ivoix, à La Ferté-sur-Chiers, à quelques kilomètres d'Orval ; il est lombard et vit sur une colonne, près d'un lieu consacré

²⁰ *Epistolae Merovingici et Karolini Aevi*, Tomus I, Berlin, 1892 (Lettre de saint Remi, archevêque de Reims, à Falco, évêque de Tongres), p. 115-116 ; Alain DIERKENS, *Quelques aspects de la christianisation du pays mosan à l'époque mérovingienne*, dans Michel OTTE et J. WILLEMS (éd.), *La civilisation mérovingienne dans le Bassin mosan*, Liège, 1986, p. 43.

²¹ DIERKENS, *Quelques aspects*, p. 34.

²² GREGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, p. 193-196 ; DE MOREAU, p. 77.

au culte de Diane ; la statue de celle-ci s'écroule un jour par miracle. Walfroy vénère saint Martin, à qui il dédie une église. Une communauté se forme autour de lui. Plus tard les évêques (dont Magnéric sans doute²³) le feront descendre et feront détruire sa colonne ! Cet épisode est extrêmement instructif. Il manifeste la première apparition d'une vie religieuse dans nos régions : d'abord sous forme érémitique, puis sous forme communautaire. Ensuite, il montre la circulation des personnes : Walfroy vient de Lombardie. Il pratique une forme d'érémisme connue surtout en Égypte : il vit sur une colonne, comme les moines stylites. Puis, il manifeste la position de concurrence entre Diane et le Dieu chrétien, dont il est le héros intrépide, qui affronte sans protection les rudesses du climat. Cette foi fait en sorte qu'il vainc les cultes païens et attire des adeptes autour de lui. Enfin, quand l'autorité épiscopale a connaissance du fait, elle fait cesser l'expérience, sans doute pour éviter les excès et pour créer des structures de vie plus accessibles. Ceci évoque en bref toute une trajectoire de l'évangélisation. On a d'ailleurs retrouvé des restes d'un temple de Diane à Tremblois²⁴, région où seuls les bourgs d'Ivoix et de Mouzon étaient chrétiens. L'attitude de Walfroy est donc typique d'un christianisme qui passe des villes à la campagne.

Ce monachisme primitif va être démultiplié grâce à l'arrivée des Irlandais. En Irlande, en effet s'est développé un monachisme, qui est à la base de tout le fonctionnement de l'Eglise. Les moines irlandais débarquent sur le continent. Ainsi Colomban (540-615) fonde le monastère de Luxeuil dans les Vosges vers 590. Puis il fondera le monastère de Bregenz sur le lac de Constance. Son disciple Gall fonde le monastère de S.-Gall (Suisse). Du monastère de Luxeuil proviendra saint Remacle, qui fonde en 648 le monastère de Stavelot-Malmedy.

Ce mouvement d'évangélisation par les monastères est encouragé par un moine devenu pape, Grégoire le Grand (540-604). Il avait été d'abord préfet de Rome en 573, puis y était devenue moine

²³ Hartmud MÜLLER, *Die wallonischen Dekanate des Erzbistums Trier*, Marburg, 1966, p. 140.

²⁴ MÜLLER, *Die wallonischen*, p. 50.

bénédictin. Ordonné diacre, il est envoyé par le pape comme ambassadeur (apocrisiaire) à Constantinople. Il est élu pape en 590. En 593 il obtient la levée du siège de Rome par les Lombards. Par l'intermédiaire de Théodelinde, femme d'Agilulf, roi des Lombards, il signe un traité de paix et obtiendra plus tard la conversion des Lombards. Colomban aide à généraliser cette conversion et fonde à cette fin le monastère de Bobbio en Lombardie en 614, dans la tradition irlandaise. Avec le concile romain de 595, Grégoire le Grand organise la mission en Angleterre et convertit les Saxons, grâce à l'action d'Augustin de Cantorbéry. En fait le roi de Kent Ethelbert s'était marié à une catholique, Berthe, amie de l'évêque de Tours, Grégoire. Ainsi la mission fut-elle bien reçue. Ethelbert est baptisé vers 600. Cette Église locale va être soumise directement à Rome, de même que, au siècle suivant, les nouvelles Églises locales : frisonne, lombarde et allemande²⁵. Pour tous ses collaborateurs dans le ministère Grégoire le Grand écrit la Règle pastorale, base de l'éducation des prêtres au moyen âge. Il rédige de nombreuses *Homélies*, ainsi que des *Dialogues*, dont le second livre est consacré à la vie de saint Benoit. On voit ainsi comment monachisme, mission et papauté sont liés et forment l'identité culturelle de l'Europe. Petit à petit, l'espace européen devient le territoire des Européens sous l'impulsion des chrétiens.

5. Les abbayes, foyers de pouvoir spirituel et temporel (7^e s.)

Dans nos régions, le 7^e siècle verra le déploiement de cette évangélisation par les monastères, grâce à l'appui généreux des rois francs, c'est-à-dire de la dynastie mérovingienne, héritière de Clovis, et des maires du palais qui les épaulent et les contrôlent. Ils verront tous dans les monastères des lieux polyvalents leur permettant de développer leur pouvoir : lieux de culte, de culture, de développement économique, de protection sociale, de stratégie militaire et de pouvoir politique. Un document exceptionnel à ce sujet est le testament du diacre de Verdun Adalgisel, rédigé en 634. Il montre

²⁵ Robert S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 46.

que cet ecclésiastique est un grand propriétaire terrien qui possédait de nombreux biens dans trois régions : « aussi bien dans la Woivre, qu'en Ardenne ou dans le Trévirois²⁶ », c'est-à-dire en fait la région de Longuyon, celle au sud de Liège et celle de Trèves. Cet ensemble de propriétés fait apparaître les liens existant entre ces régions. Le diacre déshérite sa famille et comble de biens des instituts religieux. Cette démarche manifeste un engagement religieux tout-à-fait caractéristique.

Le principal légataire est l'abbaye Ste-Agathe de Longuyon (« monasterium s. Agathae »), pour laquelle Adalgisel fonde un hospice pour seize pauvres. Il rappelle qu'il a fait construire des habitations monastiques (« loca sanctorum ») à Tholey en Sarre, ce qui est la base d'une future abbaye importante. Il rend à l'église Saint-Georges d'Amay (sur la Meuse, entre Huy et Liège) les vignes qu'elle lui avait prêtées car c'est là que repose sa tante²⁷. Celle-ci peut être identifiée avec Chrodoara (ou Ode), fondatrice du monastère d'Amay, dont on a retrouvé le sarcophage²⁸. Ces trois lieux montrent l'essor de la vie monastique auquel Adalgisel a contribué au début du 7^e siècle. On y voit aussi le rôle des femmes : il nous apprend ainsi que sa sœur, la diaconesse Ermengonde, avait donné une villa à l'Église de Verdun.

Le lien d'Adalgisel avec le pays mosan est encore accentué par les faits suivants. Les lépreux de Maestricht hériteront de sa part qu'il possède dans la villa de Flémalle au pays de Tongres²⁹. Et la matricule (c'est-à-dire le service des pauvres) de l'église de Huy recevra sa villa de Han-sur-l'Ourthe. Il donne aussi à S.-Maximin de

²⁶ W. LEVISON, *Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634*, dans *Trier Zeitschrift*, 7 (1932), p. 75 et 77 ; Nancy GAUTHIER, *L'évangélisation des pays de la Moselle. La province romaine de Première Belgique entre Antiquité et Moyen-Âge (III^e-VIII^e siècles)*, Paris, 1980, p. 414 ; M. WERNER, *Der Lütticher Raum in Frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zur Geschichte einer karolingischen Stammlandschaft*, Göttingen, 1980, p. 31-58 ; Jean-Pierre DELVILLE et Julie DURY, *Liège (diocèse)*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 31, Paris, 2015.

²⁷ W. LEVISON, *Das Testament*, p. 81.

²⁸ Alain DIERKENS (éd.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara : 20 ans après sa découverte exceptionnelle : actes du colloque international d'Amay (30 août 1997)*, Amay, Cercle archéologique Hesbaye-Condroz, 2006. Aussi dans *Bulletin du Cercle archéologique Hesbaye-Condroz*, 25 (2000-2001) ; DIERKENS, *Quelques aspects*, p. 42.

²⁹ W. LEVISON, *Das Testament*, p. 80-81.

Trèves sa portion de Bastogne, c'est-à-dire la moitié. Nous découvrons ainsi une organisation sociale portée par les églises de Huy et de Maestricht, ce qui suppose des structures bien établies ; et nous voyons qu'Adalgisel a des propriétés en Ardenne, à Han et Bastogne, ce qui laisse supposer un culte chrétien (ou au minimum une influence chrétienne) à ces endroits.

Vers 636, Amand (584-679) fonde le monastère d'Elnone, sur la Scarpe, aujourd'hui S.-Amand. Il provenait du Poitou et avait été éduqué par Jonas de Bobbio, le biographe de saint Colomban. Un voyage à Rome l'a convaincu d'être missionnaire. Il évangélise Gand. En 629, il est ordonné évêque missionnaire. En 646, il est fait évêque de Tongres ; il démissionne en 649. Après un second voyage à Rome, il fonde, avec Bavon (589-654), un Hesbignon, converti par sa prédication, les abbayes S.-Pierre et S.-Bavon à Gand.

Sur le conseil d'Amand et avec l'aide des moines irlandais Ultain et Feuillen, Itte, femme de Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie, fonde avec sa fille Gertrude, l'abbaye de Nivelles en 648. Begge, sœur de Gertrude fondera Andenne en 691. Feuillen fonde Fosses-la-Ville vers 650. Begge a comme fils Pépin de Herstal, qui est le père de Charles Martel. Le fils de celui-ci est Pépin le Bref, père de Charlemagne. Donc Begge est l'arrière-arrière grand-mère de Charlemagne. Parallèlement, vers 650, une autre femme de grande envergure, Waudru (612-688), fonde le monastère de Mons et son mari Vincent Madelgaire celui de Soignies.

Entre 643 et 648, Sigebert III (631-656), qui sera vénéré comme saint, par une lettre adressée à son maire du palais, Grimoald (frère de Begge et de Gertrude), donne le lieu de Cugnon, situé dans une boucle de la Semois (à l'extrémité nord-ouest du diocèse de Trèves) à Remacle³⁰, moine formé à l'abbaye de Luxeuil. Cette dernière avait été fondée vers 590 par Colomban, moine irlandais. En

³⁰ *Die Urkunden der Merowinger*, éd. par T. Kölzer, *Erster Teil (Monumenta Germaniae historica, Diplomata regum francorum)*, Hannovre, 2001, p. 202-204 ; Philippe GEORGE, *Saint Remacle. Mythe et réalité*, dans Jean-Pierre MASSAUT et Marie-Élisabeth HENNEAU, *La christianisation des campagnes*, Bruxelles, 2 vol., 1996, p. 47-69, p. 50-64 ; Manfred VAN REY, *Die Lütticher Gaue Condroz und Ardennen im Frühmittelalter. Untersuchungen zur Pfarrorganisation*, Bonn, 1977, p. 222 ; B. KASTEN, *Grundbesitzgeschäfte*, dans Michel POLFER (éd.), *L'évangélisation des régions entre Meuse et Moselle*, Luxembourg, 2000, p. 279.

632, Remacle avait été nommé abbé de Solignac, par saint Eloi, le fondateur, devenu évêque de Noyon. Remacle bénéficie donc d'une expérience assez exceptionnelle et de relations à un haut niveau. La règle monastique qu'il pratique est d'inspiration irlandaise. Le lieu qu'il reçoit est bien situé, orienté au sud vers la rivière, et appartient au fisc³¹ ; il rappelle Solignac³². Il est tranquille et situé « en notre terre, la forêt d'Ardenne³³ ». Ceci nous rappelle que la forêt ardennaise est considérée comme domaine royal³⁴ ; le roi en dispose donc à sa volonté. C'est lui qui va pourvoir à son évangélisation, mais aussi à son contrôle.

Sigebert III était roi depuis 634 sous la tutelle de Grimoald, maire du palais ; l'acte émis entre 643 et 648 est peut-être une manifestation d'émancipation du roi. Néanmoins, elle se fait sous la haute surveillance de Grimoald, qui est le premier laïc cité par le texte, parmi les membres du conseil du roi ; les deux autres sont Bobo et Adalgisel, peut-être parents d'Adalgisel, diacre de Verdun. Trois évêques sont aussi présents, ceux de Cologne, de Trèves et de Verdun. L'acte est donc très officiel et solennel. La motivation du roi s'exprime en termes très religieux³⁵ : la fondation est faite « pour l'augmentation de notre récompense », car « le pouvoir royal semble renforcer son exercice lorsque, de sa propre volonté, il n'hésite pas à destiner des biens aux serviteurs de Dieu ». C'est pourquoi, dit-il, « nous voulons construire un monastère en l'honneur de notre saint patron Pierre, de Paul, de Jean et d'autres martyrs ». Pierre est le patron typique des institutions de moines irlandais³⁶. Le roi « institue Remacle comme abbé ; il devra rester là-bas selon l'ordre et les avertissements des anciens pères³⁷ » : il s'agit bien d'une

³¹ KASTEN, *Grundbesitzgeschäfte*, 297 ; Jean-Louis KUPPER, *Liège et l'Église impériale (X^{ème}-XII^{ème} siècles)*, Paris, 1981, p. 88.

³² GEORGE, *Saint Remacle*, p. 63-65.

³³ *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204.

³⁴ VAN REY, *Die Lütticher*, p. 60.

³⁵ *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204.

³⁶ Geert BERINGS, *Les patronages des saints dans la vallée de l'Escaut*, dans M. ROUCHE (éd.), *Saint Géry et la christianisation dans le nord de la Gaule, 5^e-9^e siècles*, dans *Revue du Nord* 269 (1984), p. 442.

³⁷ *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204-207.

mission d'ordre religieux contemplatif, on n'y trouve aucune trace de mission d'évangélisation. Le territoire de Cugnion est donné « afin qu'il plaise aux serviteurs de Dieu de répandre inlassablement et avec attention leurs prières au pieux Seigneur ». La sensibilité religieuse du roi est manifeste, même si la fondation a aussi une portée politique. Cela montre bien la fusion qui s'opère alors entre le pouvoir politique et la foi chrétienne.

Toujours est-il que, peu après, un nouvel acte est signé, en 648 au plus tard. Il attribue désormais à Remacle le territoire autour de Stavelot et de Malmedy. Ce lieu est situé « dans notre forêt appelée Ardenne, dans un lieu de vaste solitude, là où une foule de bêtes abonde ». La motivation du roi est toujours religieuse et confiante envers les moines : c'est « pour que, par leurs mérites, nous méritions d'obtenir une abondance de rémunération éternelle ». Pour cela, Sigebert accorde un territoire tel que, « en faisant le tour des territoires des deux monastères, on mesure plus de 12 000 *saltus* » (ce qui pourrait équivaloir à 100 000 hectares). Le roi conclut modestement : « nous avons concédé pleinement ces petits dons au regard de Dieu ». Remacle en tout cas est qualifié d'évêque-abbé en 670. Était-il devenu évêque de Tongres auparavant³⁸ ? C'est peu probable. Il était devenu évêque-abbé de monastère, sur le modèle des abbés de monastères irlandais. Cela donnait à ses fondations une grande autonomie par rapport à l'évêque. On a pu dire dès lors que l'« évêché de monastère est la clé de voûte de la politique monastique des Pippinides »³⁹.

En 680, la famille des Pippinides revient au pouvoir. Pépin II ou de Herstal (†714) est maire du palais. Il va déployer une grande activité en faveur des communautés monastiques, en particulier en Ardenne. D'abord, il dote l'église de Nassogne d'une communauté de prêtres, à l'endroit de l'assassinat de Monon⁴⁰. En 687 ou vers cette époque, avec sa femme Plectrude, il soutient Bérégise dans la fondation du monastère d'Andage, dédié à saint Pierre (ce lieu

³⁸ VAN REY, *Die Lütticher*, p. 268 ; GEORGE, *Saint Remacle*, p. 56-57.

³⁹ DIERKENS, *Abbayes*, p. 298.

⁴⁰ DIERKENS, *Monnon*, p. 317.

accueillera en 817 le corps de saint Hubert, évêque de Liège, dont il tirera son nouveau nom et sa prospérité)⁴¹. À une date indéterminée, Pépin et Plectrude fondent ou dotent l'église Ste-Marie dans le château de Chèvremont au sud-est de Liège⁴². En 691, le monastère féminin d'Andenne (sur la Meuse, entre Namur et Huy), dont l'église est dédiée à sainte Marie, est fondé par Begge, sœur de Gertrude et mère de Pépin II⁴³.

En 698, Irmine, abbesse d'Oeren à Trèves et fille de Dagobert II, offre à saint Willibrord (658-739), originaire de Northumbrie, la villa d'Echternach-sur-Sûre⁴⁴, où se trouve un monastère et une église, pour qu'il y accueille les moines anglais ; Willibrord avait été ordonné évêque-missionnaire par le pape Serge en 695 afin d'évangéliser les Frisons. De là, Willibrord évangélisera les actuels Pays-Bas et fondera le siège épiscopal d'Utrecht. Il tentera aussi d'évangéliser les Danois. En 706, Pépin II et Plectrude offrent à Willibrord le reste de la villa d'Echternach, signe de la connivence entre l'entreprise missionnaire et le pouvoir politique des Pippinides.

6. Charlemagne, héritier des Pippinides et père de l'Europe (8^e s.)

Au début du 8^e siècle, saint Lambert, évêque de Maestricht, est assassiné (avant 702)⁴⁵ dans sa villa de Liège. Son successeur, Hubert (†727), lié à Pépin II, s'attaque aux idoles en Ardennes, si l'on

⁴¹ VAN REY, *Die Lütticher*, p. 50-54 ; J. SEMMLER, *Vita religiosa an Mosel und Saar ca. 650 - ca. 850*, dans Michel POLFER (éd.), *L'évangélisation des régions entre Meuse et Moselle*, Luxembourg, 2000, p. 20-25 ; A. DESPY, *L'abbaye de Saint-Hubert*, dans *Monasticon belge*, t. 5 : *Province de Luxembourg*, Liège, 1975, p. 24 sv.

⁴² WERNER, *Der Lütticher*, p. 410-440.

⁴³ DIERKENS, *Abbayes*, p. 326 ; WERNER, *Der Lütticher*, p. 396-404 ; A. DASNOY, *Le reliquaire mérovingien d'Andenne*, dans *Annales de la Société archéologique de Namur* 49 (1958), p. 41-60.

⁴⁴ Michel SCHMITT, *Christentum und Kirche in Luxemburg*, 1. *Christliches Land seit 15 Jahrhunderten*, Strasbourg, 1989, p. 38 ; Michele FERRARI, Jean SCHROEDER, Jean KRIER (éd.), *Die Abtei Echternach 698-1998*, Luxembourg, 1999.

⁴⁵ Jean-Louis KUPPER, *Saint Lambert : de l'histoire à la légende*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, 79 (1984), p. 18-21.

en croit sa *Vita*, rédigée après 750. On y lit⁴⁶ : « Il détruisit de très nombreuses idoles et objets sculptés, que les gens vénéraient en Ardenne. De même en Taxandrie et en Brabant, il détruisit de très nombreux fétiches et objets sculptés et il construisit des sanctuaires en différents lieux en l'honneur des saints martyrs ». Il développa le pèlerinage au tombeau de saint Lambert, ce qui donna naissance à la ville de Liège.

Un autre personnage important est Boniface (675-754), un Anglo-Saxon qui portait d'abord le nom de Winfrid et était disciple de Willibrord. Le pape Grégoire II (715-731) le reçoit, le sacre évêque en 722 et l'envoie évangéliser les Saxons. Il est protégé par Charles Martel. Grégoire III le fait archevêque. Il organise les évêchés d'Allemagne et fonde le monastère de Fulda. Il devient légat du pape pour les Francs et réorganise l'Eglise franque au Concile des Estinnes. Il est massacré en Frise à Dokkum en 754.

En 732, Charles Martel arrête les Arabes à Poitiers. Au lendemain de la bataille, les Francs alliés aux Aquitains découvrent le camp que les Sarrazins avaient abandonné. L'affaire est racontée en 769 par Isidore le Jeune : « Sortant le matin de leurs maisons, les Européens aperçoivent les tentes bien rangées des arabes⁴⁷ ». On notera l'emploi du mot « Européens » en opposition au mot « Arabes ». Par cette victoire Charles Martel recueille un grand prestige ce qui lui permet de mettre fin à la dynastie mérovingienne et d'imposer sa propre lignée, les Carolingiens. Son fils Pépin le Bref franchit le pas et relègue le dernier roi mérovingien dans un monastère. Il est couronné roi en 751 par saint Boniface et d'autres évêques, avec l'appui du pape Zacharie. En 754, le pape Étienne II, menacé par les Lombards, se rend en Gaule pour demander l'aide de Pépin. Il lui donne l'onction royale à Saint-Denis près de Paris, ainsi qu'à ses fils Carloman et Charlemagne. Il conclut un traité avec le nouveau roi, qui lui promet de lui conférer les terres de l'Italie

⁴⁶ *Vita Hugberti*, c. 3, dans *Scriptores rerum merovingicarum*, VI (Monumenta Germaniae historica), p. 484 sv.

⁴⁷ Jean-Baptiste DUROSELLE, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542.

centrale qui seront conquises sur les Lombards. À la mort de son père, Charlemagne est couronné roi de Francs en 768. Le clerc Cathulf lui recommande de remercier Dieu⁴⁸ : « Rends gloire à Dieu, le roi des royaumes... parce qu'il t'a élevé à l'honneur de la gloire de régner sur l'Europe ». Voici donc l'Europe liée au règne de Charlemagne, qui en effet unifiera les différents royaumes de ce continent pour en faire un empire. En 772 Charlemagne répond à la demande du pape Adrien I^{er} et conquiert le royaume lombard, qui couvrait presque toute l'Italie. Il remet la partie centrale de celle-ci au pape en créant par le fait même les États Pontificaux. En 799, le poète Angibert appelle Charlemagne « chef vénérable de l'Europe », « roi, père de l'Europe ». Il ajoute même : « Charles, sommet de l'Europe, est en train de tracer les murs de la Rome nouvelle⁴⁹ ». Par ces mots, on voit que l'Europe est assimilée à l'ancien Empire romain. Dans cette ligne, d'ailleurs, Charlemagne est couronné empereur par le pape Léon III en 800. Un poète anonyme décrit la rencontre entre les deux hommes en utilisant les mots suivants⁵⁰ : « Le roi Charles, chef du monde, amour et honneur du peuple, fleuron vénérable de l'Europe, père très bon, héros, Auguste, puissant même dans la ville de Rome,... phare vénérable de l'Europe... Le roi père de l'Europe et Léon, pasteur dans le monde se rencontrent ». Dans ce texte le pouvoir politique de Charlemagne sur l'Europe est consacré par sa rencontre avec le pape, pasteur suprême du monde. Un poète saxon

⁴⁸ Jean-Baptiste DUROSELLE, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542 (« Nunc igitur, domine mi rex, pro his modis beatitudinum, nocte et die cum omnibus exercitibus tuis da gloriam Deo regi regnorum, et gratiarum actiones, cum omni regno tuo, quod ipse te exaltavit in honorem gloriae regni Europae, et adhuc etiam majora praestat tibi horum namque praedictorum, si illum exaltas cum suis hoc modo », dans CATULFUS, *Instructio epistolaris Catulfi ad beatum Carolum regem*, dans *Patrologia latina*, t. 96, Paris, 1862, col. 1363.

⁴⁹ Jean-Baptiste DUROSELLE, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542.

⁵⁰ « Rex Carolus, caput orbis, amor populique decusque, Europae venerandus apex, pater optimus, heros, Augustus, sed et urbe potens,... Europae veneranda pharus se prodit ad auram... Rex pater Europae, et summus Leo pastor in orbe congressi... », dans *Carmen incerti auctoris de Carolo Magno et Leonis pontificis maximi ad eundem Carolum adventu*, dans *Patrologia latina*, 98, Paris, 1862, col. 1579.

écrit à son sujet⁵¹ : « Le Seigneur disposa qu'il additionne autant de peuples que lui-même avait soumis et dont les Romains ignoraient le nom ». Alcuin, le théologien au service de Charlemagne, écrit à un correspondant⁵² vers 790 : « Par la miséricorde de Dieu, sa sainte Église a la paix dans les régions d'Europe, elle se développe et s'accroît ». Charlemagne travaille d'ailleurs beaucoup à l'unification interne de cet Empire, formé de régions et de peuples disparates, par une unification du christianisme. Il unifie la liturgie sur le mode de la liturgie romaine ; il unifie la version latine de la Bible, qu'il fait corriger et diffuser. Il impose le latin classique et en fait une langue unique pour toute l'Europe de la culture. Il diffuse le culte de la Trinité, qui valorise la divinité des trois personnes en Dieu, Père, Fils et Esprit⁵³. C'est ainsi que l'historien Nithard écrit vers 858 que l'Empire de Charlemagne était « tota Europa occidentalis »⁵⁴. L'écrivain Ermold le Noir (790-838) rédige un chant en l'honneur de Louis le Pieux, fils de Charlemagne. Il y écrit⁵⁵ : « Israël était maître d'une seule ville forte ; toi le Pieux, tu possèdes fermement les royaumes d'Europe ; les Normands, appelés autrefois 'hommes du Nord' et tous les peuples situés au nord de l'Europe exerçaient la piraterie et infestaient le royaume des Francs sous le règne de Charlemagne ». Dans ces derniers cas, le mot « Europe » est associé exclusivement au pouvoir politique. Au nom de celui-ci, Charlemagne, précédé en cela par son père Pépin le Bref, a mené une politique d'alliance avec le califat abbasside de Bagdad, pour contrebalancer le pouvoir des Omeyyades en Espagne. Il se faisait aider par des juifs

⁵¹ « Disposuit dominus; Adde tot Europae populos, quos ipse subegit, Quorum Romani nomina nescierant », dans *Poetae Saxonis annalium de gestis B. Caroli Magni libri quinque*, dans *Patrologia latina*, 99, Paris, 1862, col. 160.

⁵² « Miserante Deo sancta ejus Ecclesia in partibus Europae pacem habet, proficit ac crescit », ALCUIN, *Epistola III ad Colcum lectorem in Scotia*, dans *Patrologia latina* 100, Paris, 1862, col. 1276.

⁵³ Florence CLOSE, *Uniformiser la foi pour unifier l'Empire. Contribution à l'histoire de la pensée politico-théologique de Charlemagne*, Bruxelles, 2011.

⁵⁴ Jean-Baptiste DUROSELLE, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542.

⁵⁵ « Israel ille fuit regnator solius arcis : Tu pius Europae regna potenter habes... Nortmanni, sive Nordmanni, olim appellati quicumque populi ad septentrionem Europae positi, piraticam exercentes regna Francorum infestabant. Regnante Carolo Magno », dans *Ermoldi Nigelli carminis in honorem Ludovici Christianissimi Caesaris Augusti*, dans *Patrologia latina*, 105, Paris, 1862, col. 56.

qui servaient d'interprètes. Les Juifs disposent d'un statut relativement favorable sous le règne de Charlemagne. Ils accèdent à de hautes fonctions. Les éléments musulmans et juifs ne sont donc pas absents de l'horizon européen de Charlemagne.

Il faut noter cependant que le mot « Europe » va se raréfier au profit de « *christianitas* », « chrétienté ». Cette ambivalence fait apparaître la connivence entre les deux concepts. Cette unification de l'Europe occidentale va contribuer à la faire apparaître comme un continent à part entière. Progressivement, l'Europe va être conçue comme un des trois grands continents : Asie, Afrique, Europe. Ainsi on trouve sous la plume de Walafriid Strabon (808-849) : « Dans les trois parties du monde, à savoir l'Asie, l'Afrique et l'Europe, le nombre de fidèles se multiplie⁵⁶ ». De même Haymon d'Halberstadt (780-853) écrit : « La doctrine du saint évangile a été semée dans les trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, jusqu'à ce qu'elle atteigne le tout, c'est-à-dire tout le genre humain⁵⁷ ». Dans ces descriptions, on notera que l'aspect géographique est lié à la dimension de christianisation. L'évêque de Mayence Raban Maur (780-856) écrit : « Il n'y a pas en Europe de ville plus magnifique par ses titres [d'églises] que Ratisbonne⁵⁸ ». Le point de vue est ici à la fois géographique et religieux.

7. L'ouverture à l'Est et aux Slaves (9^e-10^e s.)

Au 9^e siècle, un nouveau chapitre s'ouvre. L'Europe orientale s'ouvre à l'évangélisation avec les saints Cyrille et Méthode. Le prince Rastislav de Grande-Moravie (Tchéquie, Pologne méridionale, Galicie) demande à l'empereur Michel III d'envoyer un évêque qui explique

⁵⁶ WALAFRID STRABON, *Homilia in initium evangelii sancti Matthaei*, dans *Patrologia latina*, t. 114, 33 Kb, Paris, 1863.

⁵⁷ HAYMON D'HALBERSTADT, *Homilia LXXXV. Dominica tertia post Pascha*, dans *Patrologia latina*, t. 118, 20Kb, Paris, 1863.

⁵⁸ « Non urbs in Europa superbiore titulis Ratisbona », dans RABAN MAUR, *Carmina de diversis*, 220 Kb, V : *Ad Baturicum episcopus Ratisbonensem*, 9Kb, dans *Patrologia latina*, vol. 112, Paris, 1863, col. 1589.

l'évangile dans la langue des gens⁵⁹. Il invite Cyrille et Méthode en 863. La liturgie et la Bible sont traduites en slavon. Cyrille et Méthode passent aussi à Rome pour faire ordonner leurs disciples. Adrien II les accueille et il approuve les livres liturgiques slaves. Méthode est nommé légat pontifical en Pannonie (Hongrie actuelle). En 880 Le pape Jean VIII approuve l'usage de la langue slave dans la liturgie par la lettre *Industriae tuae* adressée au prince Svatopluk, prince de Grande Moravie. Cyrille est mort à Rome en 869 et Méthode à Velehrad en 885.

En 962, l'empereur Othon I^{er} rénove en Allemagne l'Empire romain. Ce n'est pas une réplique de l'Empire de Charlemagne, car l'empire d'Othon est centré sur l'Allemagne et non sur toute l'Europe. Othon se fait couronner roi en 936 sur le trône de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Le pape Jean XII le couronne empereur à Rome en 962. Cet *Imperium romanum*, qui fait concurrence à l'Empire byzantin, héritier de Rome lui aussi, va présider à l'évangélisation de l'Europe centrale (Bohême et Pologne) et contribue à faire entrer les Slaves dans l'Europe. Adalbert (956-997) est nommé le premier évêque de Prague en 983. Ayant dû quitter la ville en 989, il est envoyé en 997 par le pape en Pologne. Il confère le baptême à Etienne, qui sera couronné roi de Hongrie en 1000. Le 23 avril 997, il est massacré avec ses compagnons et son corps est enterré à Gniezno, siège de la future métropole de Pologne, sous Othon III. En 996, celui-ci, en route pour Rome afin d'être couronné, apprend la mort du pape Jean XV et fait nommer pape son chapelain Brunon de Carinthie, sous le nom de Grégoire V. C'est le premier pape allemand, ami de Notger, évêque de Liège. Le 22 mai 997 Otton III est couronné à Rome. Les Annales de Quedlinburg racontent à ce sujet : « Cette intronisation, accomplie par le Siège apostolique, a consacré comme empereur auguste notre seigneur Othon, jusqu'alors appelé roi, aux acclamations non seulement du peuple romain, mais aussi des peuples de toute l'Europe⁶⁰ ». Il gouverne depuis Rome, en compagnie du pape. Pendant quelques années Rome est la capitale de l'Empire et

⁵⁹ JEAN-PAUL II, *Slavorum apostoli*, 5.

⁶⁰ *Encyclopaedia universalis*, t. 6, p. 756.

en quelque sorte de l'Europe. À la mort du pape en 999, est élu le premier pape français, Gerbert, qui prend le nom de Sylvestre II et soutient l'empereur. Ce mirage d'une nouvelle époque de l'Empire carolingien durera peu, car l'empereur Otton III meurt en 1002 près de Rome.

8. Les nouveaux mouvements religieux quadrillent l'Europe (11^e-13^e s.)

À partir du 11^e siècle, l'Europe se lance sur les routes du monde. En 1095, les croisés prennent Jérusalem. Les Normands dominent la Sicile. Les croisades, au-delà de leur objectif militaire, qui fut un échec perpétuel, entretiennent un courant culturel avec l'Orient et ouvrent l'Europe à la civilisation arabe. C'est par les Arabes et en traduction qu'arrivent de nombreuses œuvres de l'Antiquité grecque, en particulier celles d'Aristote.

Au 12^e siècle, le siècle d'or des moines, se développe le mouvement clunisien puis le mouvement cistercien. Tous deux ont comme caractéristiques d'unir les monastères, de créer une filiation entre eux et d'aboutir à une congrégation de monastères, dirigés par une maison-mère et son abbé. La même structure sera adoptée par les nouvelles congrégations de chanoines réguliers, comme les prémontrés. Ainsi se créent sur toute l'Europe des réseaux de monastères en communication constante, de la Suède à la Sicile, et de l'Angleterre à la Lituanie. La papauté emprunte la même voie, puisqu'avec Grégoire VII et la Réforme grégorienne, elle rend l'Église indépendante de l'État et l'unifie en Europe sous sa houlette.

Le 13^e siècle est connu pour le développement des villes et du commerce. Cela entraîne le développement de la démocratie urbaine et des communes. De nouveaux ordres religieux entrent dans cette dynamique urbaine : les franciscains et les dominicains essentiellement. Ils installent à leur tour sur toute l'Europe un réseau de couvents. Comme ils sont engagés dans l'action apostolique, ils prennent des initiatives concrètes. Ainsi les dominicains contribuent-ils largement au développement des universités. Un

maître tel que Thomas d'Aquin étudie ou enseigne aussi bien à Cologne, qu'à Rome, Naples ou Paris. Les franciscains se mettent au service des pauvres et contribuent à l'essor des hôpitaux. Une conséquence du développement de la rationalité au 13^e s. est que toute altérité par rapport au discours dominant devient insupportable, alors que, jusqu'au 12^e s., le mode de pensée était allégorique, d'inspiration platonicienne, et supportait l'altérité et le mystère, car tout élément matériel était considéré comme reflétant une réalité spirituelle cachée. Cette pensée est battue en brèche par le rationalisme aristotélien développé dans les universités. Les premières victimes de ce développement intellectuel sont les cathares, héritiers de la religion dualiste perse, le manichéisme, arrivé par la Bulgarie et les Bogomiles, jusqu'en Europe méridionale. Leur mode de pensée, considéré comme complètement antagoniste au christianisme, va susciter une croisade contre eux dans le midi de la France (Croisade contre les Albigeois) et une éradication de leur mode de pensée. Une deuxième victime sera le monde juif : celui-ci sera de moins en moins compris et toléré. Les juifs seront persécutés au point d'être chassés progressivement d'Europe occidentale ; ils sont chassés de Bruxelles en 1348, puis d'autres pays occidentaux, et enfin d'Espagne en 1492. Ils se réfugient en Europe orientale, en Pologne, en Hongrie, en Ukraine.

Comme la culture européenne s'unifie au 13^e s., elle transcende toutes les limites politiques et se diffuse largement. Elle unit les peuples européens, au-delà des frontières d'ethnie ou de nations. La religion chrétienne en est une part intime. Un style commun imprègne toutes les productions artistiques : le gothique international.

Au 14^e siècle, en 1309 exactement, la papauté se déplace de Rome vers Avignon. Au-delà des vicissitudes politiques qui entraînèrent ce choix, il faut noter qu'Avignon est le cœur de l'Europe, le long d'un axe de communication nord-sud, le Rhône, à l'endroit où le traverse une route est-ouest, une voie romaine, la via Aurelia. Avignon est à égale distance des périphéries européennes que sont l'Écosse, le Portugal, la Grèce et la Pologne. Pour résoudre le problème de la double papauté, celle d'Avignon et celle de Rome,

problème qui se pose de 1378 à 1417, un concile se réunit à Constance de 1414 à 1418. La solution qu'il trouva pour élire un pape de façon unanime fut de faire un vote par nations et d'exiger une majorité de voix dans chaque nation en faveur d'un candidat d'union : c'est ainsi que fut élu en 1417 le pape Martin V. On peut dire que cette assemblée a fonctionné comme un parlement européen. Et il en fut de même du Concile de Bâle, commencé en 1431, où la plupart des membres n'étaient pas des évêques, mais des enseignants.

9. L'Europe des humanistes (15^e-16^e s.)

Dans cette dynamique de concertation au niveau européen, intervient un événement bouleversant : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Ce fut l'occasion d'une prise de conscience européenne. L'humaniste Aeneas Piccolomini, futur pape Pie II, écrit : « Maintenant c'est en Europe même, c'est-à-dire dans notre patrie, dans notre propre maison, dans notre siège, que nous sommes attaqués et tués ». Il a donc une conscience très nette d'une Europe qui s'étend jusqu'aux rives du Bosphore. En 1458, Pie II écrira un texte nommé *De Europa*, dans lequel l'Europe se trouve décrite « comme un ensemble humain et historique, non plus seulement géographique⁶¹ ».

Ce processus de territorialisation de l'Europe, qui n'est pas propre à cet auteur, s'affirme cependant chez lui par l'utilisation, au demeurant unique en son siècle, du terme d'*Européens*, révélant l'idée d'un groupe social identifié par sa localisation en Europe, et non par sa langue, latine, ou par sa religion, chrétienne⁶². Il écrit par exemple : « Ce qui s'est passé sous le règne de Frédéric, troisième empereur du nom [empereur de 1452 à 1493], chez les Européens [*Europeos*] et chez les habitants des îles qui sont estimés du nom de chrétiens, m'a paru digne de mémoire et digne d'être transmis à la

⁶¹ Denis DE ROUGEMONT, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Paris, 1961, p. 71.

⁶² Vincent CAPDEPUY, *Grands espaces et territorialité. Le regard d'un pape géographe sur l'Europe, Aeneas Sylvius Piccolomini (Pie II)*, dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 21 (2011), p. 119-135 (<http://crm.revues.org/12431>).

postérité⁶³ ». Et, face à la menace ottomane sur l'Europe orientale, il ajoute : « Nous redoutions ce qui va advenir à moins que nous ne fassions preuve de sagesse : une fois les Hongrois vaincus, ce seront à la fois la Germanie, l'Italie et l'Europe tout entière qui tomberont en leur pouvoir. Ce qui ne saura se produire sans la ruine totale de notre religion. Nous avons eu la pensée d'empêcher ce malheur, nous avons fixé ce congrès en ce lieu, nous avons appelé les princes et les peuples, afin de sauvegarder ensemble, d'un commun accord, la chrétienté⁶⁴ ». Il est frappant de voir que l'apparition du mot « Européen » est liée au récit de la bataille de Poitiers (732) et à la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Cependant, il faut noter que dans tous ces cas, le mot utilisé pour définir l'adversaire n'est pas un mot définissant une religion, comme « musulman », mais un mot décrivant les nations ou les peuples : Sarrasins, Ottomans, Turcs ; ou un mot générique qui définit leur attitude, à savoir « infidèles ».

La Renaissance va développer cette culture européenne encore davantage avec Érasme (1469-1536). La discorde sanglante qui divise les Anglais, les Allemands, les Français et les Espagnols lui semble une absurdité. « Pourquoi ces noms stupides nous séparent-ils, puisque le nom de chrétien nous unit ? » En introduisant la lecture critique de la Bible, il va influencer toute la culture européenne, au-delà des clivages de confessions religieuses. C'est pourquoi j'ai pu parler d'une « Europe de l'exégèse au 16^e siècle⁶⁵ ».

⁶³ Pii II pontifici maximi Asiae Europaeque elegantissima descriptio, 1531, p. 290 : « Quae sub Frederico tertio eius nominis imperatore apud Europeos, aut qui nomine Christiano censentur insulares homines, gesta feruntur memoratu digna mihi que digna tradere posteris ».

⁶⁴ PIE II, *Mémoires d'un pape de la Renaissance*, p. 163, Paris, 2001 ; Pii secundi, pontificis maximi, *Commentarii rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt*, Rome, 1584, p. 108 : « Verebatur quod futurum est, nisi sapiamus deuictis Hungaris, et Germanos et Italos, et omnem prorsus Europam subactam iri : quod absque religionis nostrae subuersione fieri non posset. Cogitauimus hoc malum auertere : indiximus hoc in loco conuentum : uocauimus principes, ac populos, ut communi consilio Christianam tueremur. »

⁶⁵ Jean-Pierre DELVILLE, *L'Europe de l'exégèse au XVI^e siècle* (Bibliotheca Ephemeridum theologicarum lovaniensium, 174), Leuven, 2004.

10. L'Europe des nations, la culture des Lumières et la fin de la féodalité (17^e-18^e s.)

L'Europe des humanistes va souffrir aux 16^e et 17^e siècles face à la montée des nationalismes. Ceux-ci sont accentués par la découverte de l'Amérique et la colonisation du monde à laquelle se livrent les grandes puissances européennes concurrentes. Après les Guerres de religions entre protestants et catholiques, la Guerre de Trente Ans se termine par la Paix de Westphalie, qui consacre l'Europe des nations (1648). C'est pourquoi on a parlé de crise de la conscience européenne⁶⁶. Malgré les rivalités entre nations, la papauté travaille à une union des peuples contre la menace turque. Après avoir pris les Balkans, les Ottomans assiègent Vienne en 1683. La coalition mise sur pied par Innocent XI et dirigée par le Polonais Jean Sobieski réussit à déloger l'assiégeant et libère Vienne de la menace. L'avancée turque est bloquée définitivement en Europe. Derrière les antagonismes politiques une culture européenne continue à se constituer : elle se caractérise par la recherche du rationnel et le développement des sciences. L'art se caractérise par une communication intense entre nations, ce qui débouche sur une culture commune, l'art baroque, tant en architecture qu'en musique.

Au 18^e s. l'Esprit des Lumières inspire les cultures européennes dans le sens d'une recherche de la liberté des individus et de l'abolition de la société de classes et de privilèges. Cette recherche se fait dans un esprit de critique envers le christianisme en France (Voltaire) ou dans un esprit plus inspiré de foi chrétienne en Allemagne (Kant)⁶⁷. Sur cette base la Révolution française bouleversera les structures mondiales, y compris les structures religieuses, et donnera naissance à une nouvelle structuration politique du monde ; on peut dire que c'est à ce moment, en 1789, que se termine effectivement le moyen âge, c'est-à-dire la culture basée sur la féodalité et sur les privilèges de classes, réparties en trois États : clergé, noblesse, bourgeoisie. Napoléon va donner une

⁶⁶ Paul HAZARD, *La crise de la conscience européenne. 1680-1715*, Paris, 1935.

⁶⁷ Jean-Pierre DELVILLE, *L'Église catholique et les Lumières*, dans *Reliures* 31 (2013), p. 10-11.

pérennité à ce nouveau régime politique, en réintégrant la religion dans la société par le Concordat avec la papauté (1801), par un accord avec les protestants, ainsi que par une intégration des juifs dans l'État.

11. Du Congrès de Vienne à l'Union européenne (19^e-20^e s.)

C'est sur cette base que se formera l'Europe contemporaine, une Europe des Nations, dessinée par une assemblée européenne, le Congrès de Vienne (1814). La révolution industrielle va développer une nouvelle culture européenne de type technologique. Parallèlement se développe une culture démocratique et sociale. Malheureusement les compétitions technologiques entre nations vont déboucher sur la première Guerre mondiale. L'absence de solution négociée entrainera le développement de totalitarismes athées (nazisme et communisme soviétique), puis la deuxième Guerre mondiale, dont l'élément le plus atroce est le massacre des juifs lors de la Shoah. L'issue à ces drames sera la constitution de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (1951) puis de l'Union européenne (Traité de Maastricht, 1992), dont l'inspiration pacifique se nourrit en particulier du message chrétien et d'une nouvelle alliance des éléments germains et latins en Europe.

Conclusion

Le parcours effectué nous montre comment le christianisme médiéval est un creuset dans lequel se forgent les réseaux culturels constitutifs de l'Europe. Le christianisme est l'élément déclencheur et unifiant de l'Europe, car il a élaboré l'alliance du Germain et du Latin, base d'une nouvelle culture, dont le dynamisme interne continue à nourrir la culture européenne actuelle. Mais il n'a pas le monopole absolu du religieux : le judaïsme est présent, tout en étant marginalisé ; l'islam est le challenger, mais il influence la culture par delà l'opposition ; le quasi-monopole culturel et religieux du christianisme fait place progressivement à une culture du débat, à partir de l'émergence du rationalisme, du développement des

sciences, du mouvement des Lumières, de la Révolution française, de la Révolution industrielle et des soubresauts des Guerres mondiales. L'issue de celles-ci débouche sur la naissance de l'Europe politique.

On pourrait conclure avec les mots de Jacques Le Goff⁶⁸ : « le Moyen Age est l'époque de l'apparition et de la genèse de l'Europe comme réalité et comme représentation, [...] il a constitué le moment décisif de la naissance, de l'enfance et de la jeunesse de l'Europe, sans que les hommes de ces siècles aient eu l'idée ou la volonté de construire une Europe unie [...]. Ces siècles (IVe-XVe siècle) ont été essentiels [...]. De tous les héritages à l'œuvre dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain, l'héritage médiéval est le plus important ».

(*) *texte publié dans Jean-Pierre DELVILLE (éd.), Quelle âme pour l'Europe ?, Trajectoire 28, Namur, 2016, p. 57-90.*

L'ECHANGE AVEC LE PUBLIC

Questions et réponses

1. Fallait-il, oui ou non, mentionner l'héritage chrétien dans le projet de constitution européenne ?

Paul Vaute, modérateur du débat :

En premier lieu, dirai-je, il n'y a pas que des questions mais également des « merci » à l'orateur.

Ensuite, il fallait s'y attendre, il y a d'abord deux questions, presque trois, sur ce qui a fait un grand débat voici une dizaine années : le projet de constitution européenne qui a échoué du fait des électeurs français et néerlandais. Après ce que vous nous avez dit sur « Le Christianisme médiéval, creuset de l'Europe » la question vous est

⁶⁸ Jacques LE GOFF, *L'Europe est-elle née au Moyen Age?*, Paris, Le Seuil, 2003.

posée: dans ce projet de constitution européenne, fallait-il, oui ou non, mentionner l'héritage chrétien de l'Europe?

Mgr Jean-Pierre Delville, évêque de Liège:

C'est une très bonne question. Idéalement et historiquement oui, cela me paraît indéniable après tout ce que je vous ai montré.

Évidemment, l'Europe comme émanation d'une histoire est une chose, l'Union Européenne en tant qu'entité politique en est une autre : ce n'est pas tout à fait la même chose. L'Union Européenne ne regroupe pas toute l'Europe et, en ce sens-là, elle ne peut pas s'annexer la totalité de l'héritage européen. Se pose en outre la question de l'opportunité de mettre en valeur les racines chrétiennes compte tenu d'une histoire comprenant aussi les périodes moderne et contemporaine, que je n'ai pas abordées et durant lesquelles des différenciations se font jour par rapport au Moyen Âge. La réponse à la question n'est donc pas tout à fait évidente au niveau de l'opportunité politique. En théorie, ce serait mieux, mais il ne faudrait pas non plus que ce soit une « récupération ».

Je veux dire ceci: l'Union Européenne et l'Europe actuelle sont aussi le résultat de courants qui sont largement ceux de la philosophie des Lumières. En partie, ces courants sont en opposition avec l'Église catholique, moins avec les Eglises protestantes, mais ils constituent en tout cas une composante importante. Par ailleurs, il y a la question de la présence d'autres religions, sur le continent européen : il ne faut pas la négliger, d'autant moins que, d'une certaine façon, celles-ci ont toujours été présentes -je l'ai évoqué brièvement- et le sont davantage à l'époque contemporaine.

J'évoque ces deux aspects :

Il est clair que la dimension philosophique des Lumières a contribué à l'éclosion d'une nouvelle Europe, dans le sens où l'Ancien Régime a

été détrôné en 1789 avec la Révolution française : les bases officiellement chrétiennes des États européens ont forcément été mises en question à ce moment-là. 1789, il faut reconnaître, c'est l'écroulement non seulement de l'Ancien Régime mais, dirais-je, c'est la fin du Moyen Âge. En fait, le Moyen Âge continue jusqu'en 1789 dans la mesure où persiste jusque-là une société fondamentalement et structurellement inégalitaire, avec des privilèges énormes à la noblesse, mais aussi à l'Église et au Tiers-Etat, c'est-à-dire aux communes où les bourgmestres et les échevins ont voix au chapitre, mais pas le commun de la population.

Avec la Révolution de 1789, et ses développements ultérieurs ultérieures (1791, 1795 etc.), cette société, héritée du Moyen Âge, s'écroule : un moment énorme se passe, une rupture historique fondamentale. Et cela aussi va contribuer à créer l'Europe. A un moment donné, la société de l'Ancien Régime a, de facto, corroboré les États-Nations. Par contre, avec la Révolution Française, il y a une redistribution des cartes: la conquête napoléonienne réunit l'Europe sous l'égide de la France mais, pour une part importante, elle va créer une législation commune à beaucoup d'États. Cette législation reste sous-jacente à de nombreuses constitutions ou codes civils européens, en Belgique comme ailleurs. Il y aura aussi, dans l'aventure napoléonienne, une reprise en compte du rôle de l'Église par le concordat conclu avec le Saint Sièges, avec Pie VII. Cette reprise en compte va être fondamentale pour toute l'histoire contemporaine. C'est un nouveau rapport Église-État, plus bilatéral que dans les États antérieurs où l'Église avait une certaine prédominance, un rapport ouvert à une acceptation d'autres religions de manière officielle: le code napoléonien accepte le Judaïsme de manière totalement officielle: aucune discrimination pour les Juifs, par exemple; et puis plus tard, ce sera élargi à l'Islam.

Donc, il va y avoir une redistribution des cartes et cette redistribution, héritière de la philosophie des Lumières, est en partie positionnée contre l'Église catholique, surtout en France, mais pas du

tout en Allemagne. Lorsqu'on pense aux « Lumières », on pense à Rousseau, à Voltaire, on pense notamment à l'anti-cléricalisme, mais la vraie philosophie des Lumières, c'est Kant. Le vrai philosophe des Lumières qui influence toute la philosophie contemporaine, c'est Kant : c'est le philosophe de la liberté, de la liberté de conscience et donc de la liberté d'action, de la souveraineté de l'éthique, de l'importance de l'éthique dans le monde.

Kant n'est pas bien vu par les catholiques parce qu'il dévalorise la métaphysique, il dit qu'on ne peut pas donner des preuves de l'existence de Dieu. Par contre, Kant valorise la transcendance de l'éthique. Pour lui, l'engagement éthique de l'être humain est sa grandeur et cette perspective est fondamentale dans notre culture actuelle: c'est la culture des droits de l'homme, c'est la culture de l'anti-corruption, c'est la culture du respect de l'autre. Cela, ce sont les Lumières de Kant qui est un chrétien convaincu. Les Lumières, ce ne sont pas simplement les anti-cléricaux, c'est une philosophie d'inspiration franchement chrétienne en la personne de Kant. Et Kant est, de loin, plus important que Voltaire.

Par conséquent, il faudra répondre que la philosophie des Lumières n'est pas une philosophie totalement anti-chrétienne, même si, bien sûr, des secteurs ont été anti-Église, surtout sur le plan institutionnel. Les « Lumières » c'est tout de même aussi la résurgence dans le discours d'éléments du christianisme qui avaient été mis entre parenthèses: la dignité humaine, le respect de l'autre ou la liberté qui n'étaient pas spécialement à l'honneur dans des régimes de privilèges. Bref, il y a une présence chrétienne dans la philosophie des Lumières et donc dans la nouvelle Europe qui naît après Napoléon, avec finalement l'émergence de la démocratie et de la liberté. La Constitution belge de 1831 insiste sur la liberté: liberté de culte, liberté d'association, liberté de pensée, liberté de presse. À l'époque, c'était mal vu des catholiques parce que liberté signifiait pour eux libertinisme: si on peut avoir la liberté de penser ou de publier n'importe quoi, alors on va dans le mal car la liberté laisse la

porte ouverte sur tout. Mais, en même temps, les chrétiens libéraux ont dit: « ce n'est pas parce que la liberté ouvre la porte au mal que la liberté est mauvaise en soi. ». Finalement, on va réintégrer le concept de liberté dans la pensée chrétienne et, de ce fait, l'Europe du 19^e siècle réintègre des valeurs chrétiennes ; même si, dans un premier temps, cela se traduit parfois en polémiques contre l'Église catholique.

Alors, je pense que cette aventure est plus compliquée que celle du début du Moyen-Âge avec l'expérience que j'ai dite : l'expérience fondatrice. Ici, c'est une aventure un peu plus plurielle, si vous voulez, où la dimension spirituelle est tout de même importante, où celle du judaïsme est, quelque part, rétablie et où celle de l'islam est certainement très marginale mais pas totalement absente. Il faut, en effet, se rendre compte que l'Europe c'est aussi la Bulgarie, c'est aussi le Kosovo et l'Albanie; et là, il y a des Musulmans depuis des siècles et des siècles dans une culture européenne. Donc il faut aussi un peu en tenir compte : il ne suffit pas de dire que l'Europe a des racines chrétiennes, je crois que l'Europe a aussi des aventures spirituelles où d'autres que des chrétiens ont leur place, mais où le christianisme, à mon avis, est très inspirateur.

Alors, faut-il que le christianisme soit mentionné dans la constitution, ou dans d'autres textes, disons, juridiques de l'Union Européenne ? C'est la question. En fait, la COMECE, la Commission qui rassemble des délégués des Conférences épiscopales de l'Union Européenne, a été très contente que, même si l'on n'a pas inséré la dimension des racines chrétiennes dans la Constitution Européenne et parlé plus vaguement de racines spirituelles, on ait, par contre, institutionnalisé les rencontres entre responsables de l'Union Européenne et responsables de l'Eglise catholique ainsi que d'autres religions - archevêques, imams, grands rabbins... Cette reconnaissance institutionnelle est, tout de même, finalement le plus important.

Paul Vaute :

Merci beaucoup. Vous avez ainsi répondu aussi à une question que j'ai oublié de mentionner tout à l'heure : elle concernait la convention européenne des droits de l'homme qui, elle non plus, ne fait pas mention de l'héritage chrétien et que l'on peut considérer comme relevant de la même problématique.

2. Des questions sont posées sur le rôle respectif des évêques et des laïcs chrétiens : finalement, est-ce qu'on ne risque pas de trop cléricaiser le développement médiéval?

Paul Vaute :

Retour au Moyen Âge : vous avez souligné le rôle spirituel, culturel, économique et même politique des monastères. Une des questions posées, est de savoir si les monastères sont le seul moteur de développement à cette époque? Est-ce qu'il n'y en a pas d'autres? Des questions sont posées sur le rôle respectif des évêques et des laïcs chrétiens dans le développement des villes par exemple, ou le rôle de Charlemagne dans ce qu'on appelle la « renaissance des écoles». Finalement, est-ce qu'on ne risque pas de trop cléricaiser le développement médiéval?

Mgr Delville:

Il y a un rôle important des laïcs dans la fondation des monastères et donc la conjonction en quelque sorte des deux, clercs et laïcs. Charlemagne, était un laïc. En même temps, comme empereur, il avait véritablement voulu être consacré. La consécration d'un empereur dans le Rituel de l'Église catholique, c'est l'équivalent d'une consécration épiscopale, à peu près. C'est, à la limite, un sacrement, enfin, je veux dire que c'est très liturgique en tout cas. Ce n'est pas un laïc au sens pur et simple du terme. Il a une consécration, quand même. Donc, il y a un rôle important des laïcs, c'est vrai,

spécialement dans l'émergence des villes et des communes, sans aucun doute.

Mais alors, ce qu'il s'est passé, c'est que parfois des laïcs deviennent des clercs. Prenons les Croisiers par exemple - je ne sais pas s'il y en a dans la salle- mais les Pères Croisiers étaient, au départ, un groupe de laïcs, d'hommes et de femmes qui font une communauté nouvelle, très anarchique, comme il en existe aujourd'hui également qui éclosent de manière relativement, je dirais, non-institutionnelle. Puis, à un moment donné, les Croisiers ont décidé qu'ils prenaient une Règle, en l'occurrence la Règle des Dominicains adaptée, et ils ont été reconnus mais trente ans après : pendant trente ans, ils ont été un groupe de laïcs, si l'on peut dire.

Ce phénomène se produit souvent quand des laïcs chrétiens prennent des initiatives. Voyez saint François d'Assise: c'est un laïc. On dit qu'il était diacre, mais on n'en a même pas la preuve. Il s'est, bien sûr, engagé d'une manière religieuse, avec des frères mineurs comme il disait, des petits frères, mais c'était des laïcs, pas des clercs. François respectait beaucoup les prêtres mais il ne voulait surtout pas être prêtre parce qu'il voulait conserver la différenciation. Dans un premier temps, les Franciscains sont des laïcs, ce sont des frères mineurs. Et puis de temps en temps, parmi eux, pour les besoins de la cause, on a ordonné un prêtre afin qu'il célèbre la Messe pour les autres. Donc, à un moment donné, des personnes laïques prennent des initiatives, puis s'institutionnalisent et peut-être se cléricalisent.

Des institutions, dont j'ai parlé aussi, sont un peu mixtes : les chapitres séculiers de femmes par exemple, comme à Andenne, Nivelles, ou Thorn dans le nord de l'ancien diocèse de Liège situé aujourd'hui aux Pays-Bas. Ce sont donc des associations de femmes qui se considèrent comme laïques, pas religieuses; il ne fallait pas dire à une chanoinesse qu'elle était une religieuse. Elle n'est pas une religieuse, elle peut quitter le monastère et se marier quand elle veut. Une chanoinesse séculière ne fait pas de vœux. C'est une

femme qui décide de vivre en communauté avec d'autres, avec évidemment une vie de prière, une vie communautaire, mais qui ne fait pas de voeux « ad vitam aeternam ». Donc la chanoinesse séculière est une laïque. Et l'abbesse séculière a un rôle laïque important parce qu'elle dirige une institution avec beaucoup de territoires et commande aux prêtres. Escriva de Balaguer a écrit un livre célèbre (*) sur le rôle des chanoinesses et des abbesses séculières : dans une abbaye de chanoinesses, vous aviez des femmes laïques qui dirigeaient des prêtres ; elles avaient des aumôniers et des paroisses qui dépendaient de leur abbaye ; madame l'abbesse dirigeait les affaires, faisait les nominations, déplaçait les gens, etc. Donc, il y a quand même entre le rôle des laïcs et des clercs au Moyen Âge une différenciation à faire mais dans le sens de la complexité si on le compare avec la situation d'aujourd'hui.

Paul Vaute :

Pour abonder dans votre sens on pourrait, vous en avez parlé à propos de saint Martin, évoquer le rôle de la « vox populi » dans la désignation des évêques, même si cela a pu donner lieu à des abus ; et aussi, par ailleurs, la figure de sainte Catherine de Sienne qui se rend à Avignon pour convaincre le pape de retourner à Rome...

(*) Mgr José Maria Escriva de Balaguer, La Abadesa de Las Huelgas. Étude théologique et juridique publiée en 1944, rééditée en 1974 et 1988, sur un cas extraordinaire de juridiction quasi épiscopale concernant l'abbesse du célèbre monastère, près de Burgos (Espagne).

3. Est-ce que, d'une certaine manière, il n'y a pas une trop grande concentration de richesses dans les abbayes?
--

Paul Vaute:

Alors, pour poursuivre sur les monastères, il y a cette question : à qui profitait la richesse des abbayes? L'idée sous-jacente est peut-être:

est-ce que, d'une certaine manière, il n'y a pas une trop grande concentration de richesses dans les abbayes?

Mgr Delville:

Oui, c'est ce qu'on appelle la « mainmorte » sous l'Ancien Régime. Les abbayes possédaient tellement de richesses -un tiers des terres de Hesbaye- que, finalement, ces terres échappaient à tout échange commercial puisque l'abbaye, contrairement à une famille, n'a jamais de testament avec un changement de propriétaire à la mort du légataire, à la mort de la personne qui donne ses terres. Les communautés de moines ou de moniales, etc., gardent leur patrimoine pendant des siècles.

Cela dit, il faut prendre au moins deux choses en considération: la force sociale du phénomène de la vie monastique alternant avec la sinusoïde de ses déclin.

Le phénomène communautaire de la vie monastique est un phénomène social d'une force exceptionnelle et nous en mesurons mieux les conséquences aujourd'hui où, malheureusement, nous manquons de phénomènes communautaires: on est beaucoup trop individualiste, aujourd'hui. Autrefois, bien sûr à cause de la nécessité des temps, des pénuries etc., on était plus forcé à faire preuve d'une certaine solidarité. Il n'empêche que cette dimension communautaire était vraiment une force sociale tout à fait exceptionnelle.

Que se passait-il dans un monastère? Il se passait que vous réunissiez les forces vives. Prenons un monastère de 20 hommes dans la force de l'âge, en tout cas quand ils se recrutent et commencent, chacun avec des compétences parce que les monastères commencent souvent par des personnes bien formées, venant de grandes familles avec de l'éducation: au lieu de mettre leurs talents au service des richesses de la famille et de leurs ambitions personnelles, ils mettent ces talents au service d'une communauté et d'un objectif plus

spirituel. Voilà ce qui fait qu'un monastère réunit des forces vives qui travaillent d'une façon collégiale, avec plus d'énergie qu'une famille parce que, dans une famille, il y a l'homme, la femme, et éventuellement les enfants, mais c'est un petit noyau, tandis que dans un monastère, vous avez vingt hommes.

C'est tout à fait clair dans les monastères cisterciens où saint Bernard les met au défi de fonder leurs monastères dans les vallées, au-dessus des cours d'eau, pour essarter l'endroit, le défricher, maîtriser l'espace et le consacrer à la culture alors que jusque là, c'était des espaces inattaquables pour la culture. Saint Bernard oblige ses moines à se mettre dans les endroits les plus difficiles. C'est pour ça que toutes les abbayes cisterciennes sont sur des cours d'eau. S'agissant de Villers-la-Ville, c'est extrêmement clair avec la Thyle qui coule carrément en-dessous de l'abbaye avec tout un système d'engineering pour qu'au moment où le cours d'eau passe sous les premières constructions, ce soient des choses propres qui soient faites avec l'eau, du genre la cuisine et puis, seulement à la fin, les toilettes et l'évacuation des déchets. Donc, tout le système du cours d'eau est utilisé pour desservir l'abbaye et l'assèchement du terrain est fait de telle manière que le cours d'eau n'envahisse pas l'abbaye au point que l'humidité soit intolérable. Donc, ça veut dire qu'il y a un engineering, une manière de gérer les choses, au niveau de l'architecture qui est vraiment géniale. Et ça, c'est mettre les gens au défi.

Vous savez que les Cisterciens sont à la base de l'industrie lainière en Angleterre. Les pulls anglais qu'on porte sur soi, c'est à cause des Cisterciens parce qu'ils ont, à un moment, défriché les terrains, importé les moutons, fait le travail de la laine et puis le commerce. Dans les Alpes, les « alpages » sont l'œuvre des Cisterciens : ce sont les Cisterciens qui ont défriché la grande abbaye de Tamié et encore la moitié de la Suisse et de la France. Je veux dire qu'il y eût un art de défricher les sommets des montagnes, qui étaient uniquement boisés car l'alpage n'existe pas de manière naturelle. Au naturel,

vous aviez des arbres jusqu'à la pierraille - mais en défrichant les arbres, on a créé les alpages. Le Pays de Herve a été défriché par l'abbaye de Val-Dieu : le beau Pays de Herve ne serait qu'une forêt ardennaise s'il n'y avait pas eu Val-Dieu.

Donc les Cisterciens ont été les maîtres dans l'art de la gestion agricole et même dans l'art architectural puisqu'ils ont inventé le style gothique et par conséquent permis la construction de cathédrales. Cela, c'est la force d'une communauté d'hommes qui ont une formation de nobles avec une capacité de lire, de comprendre, etc., une formation de réseaux sociaux qui donnent des amitiés extrêmement fortes et une formation spirituelle qui leur donne un idéal. La dimension communautaire des monastères au Moyen Âge est une force sociale vraiment exceptionnelle.

Il n'empêche que, bien sûr, régulièrement ces monastères tombent, comme on dit, en déclin. Pourquoi? Eh bien! Si vous lisez le bouquin sur Saint-Jacques qui vient de paraître, c'est très bien expliqué, c'est vraiment exceptionnel, très bien dit. L'abbaye liégeoise de Saint-Jacques a été en ruine complète de 1200, même de 1150 jusqu'à la fin du 13e siècle. C'était vraiment malheureux, les moines étaient des pouilleux. C'est tout juste s'ils avaient une tartine à manger. Et puis, la plupart du temps, ils étaient hors du monastère tellement c'était la faillite. Le domaine de Saint-Jacques a bien marché de la fondation (XIe s.) jusque 1150, je crois. Et puis, c'est vraiment la ruine, due à diverses causes. Donc ça veut dire que la communauté pouvait être aussi dans de très mauvais draps.

À côté de ces aspects qui sont liés aussi aux crises économiques de l'époque, il y a le côté de l'exploitation, il y a la sinusoidale des congrégations religieuses qui sont fondées tous les 100 ans pour contrer la précédente qui est tombée en déclin. Vous avez les monastères carolingiens dont j'ai parlé qui sont devenus richissimes. Stavelot-Malmedy est richissime, Saint-Gertrude à Nivelles est richissime. Mais, à un moment donné, à cause de cela, qu'est-ce qu'il

se passe? Tous les rois vont loger là, prennent le monastère en commende parfois, c'est-à-dire en contrôle, nomment l'Abbé, un Abbé laïque qui perçoit les fonds et laisse les moines moisir. Et l'abbaye tombe en ruine parce qu'elle est exploitée et que ses richesses ont fait l'objet de convoitises.

Alors qu'est-ce qu'il se passe? L'abbaye de Cluny, fondée en Saône et Loire au Xe siècle, avait une règle: interdiction à des seigneurs laïques de posséder des biens dans l'abbaye et même de lui donner des biens. L'abbaye ne peut vivre que de biens provenant des petites gens. Et elle ne peut dépendre d'aucun seigneur laïque, ni d'aucun évêque. Elle dépendra directement du Pape. Donc, Cluny se garantit contre l'emprise tant des évêques que des seigneurs laïques. Au départ, c'est une espèce d'ascèse puisqu'on s'interdit d'avoir des gros dons, mais on en reçoit tellement de petits que Cluny va devenir richissime et construire la plus grande église d'Occident, plus grande que Saint-Pierre à Rome. Alors, un siècle plus tard, saint Bernard s'insurge en disant: "Mais qu'est-ce que c'est que ces moines richissimes qui vivent dans des abbayes plaquées d'or et passent leur temps à chanter la liturgie pendant 8 heures par jour? Non, il faut des moines qui travaillent dans les bois, qui sachent passer du temps à des choses rudes, qui vivent dans la pauvreté sans aucune peinture, représentation, sculpture dans l'église. Parole de saint Bernard.

Et puis, après un siècle, les Cisterciens deviennent richissimes, comme je vous l'ai dit, avec leurs moutons et leurs alpages; et les Dominicains et les Franciscains s'amènent en disant: « Écoutez, nous, on est des mendiants. Pas de propriété, rien de tout cela. On vit de la charité publique parce qu'on n'a pas envie de tourner comme eux ». Donc, tous les 100 ans, la vie communautaire doit recommencer à nouveaux frais...

Paul Vaute :

Cela tombe bien que vous vous veniez de parler de saint Bernard car une question nous demandait d'évoquer cette figure, mais quittons maintenant les monastères pour aller vers la théologie...

4. Pour aller vers l'oecuménisme, revoit-on maintenant le poids de certains dogmes nés au Moyen Âge et qui malheureusement ont provoqué des schismes ?

Paul Vaute:

Je lis la question écrite d'un intervenant : « pour aller vers l'oecuménisme, revoit-on maintenant le poids de certains dogmes nés au Moyen Âge et qui malheureusement ont provoqué des schismes ? ». Dans la conférence, le cas de la crise arienne était évoqué mais elle se situe dans l'antiquité tardive. Certains penseront plutôt alors à la querelle du « filioque » qui nous sépare des orthodoxes depuis le VIII^e siècle. Quoi qu'il en soit la question peut être posée pour toutes les époques...

Mgr Delville:

Le Concile de Nicée, avec la rédaction du Credo complétée à Constantinople vers 380, c'est évidemment la base des dogmes chrétiens. Les dogmes chrétiens, c'est le Credo du Concile de Nicée à 99%. C'est évidemment une formulation du contenu de la Foi chrétienne, dans les termes de la philosophie grecque de l'époque. Il ne faut pas oublier qu'en grec "dogma" signifie "avis" ; ce n'est pas le dogme au sens français du terme. Donc, c'est une manière de donner un avis sur la nature de la Foi et aussi ne le faire que pour contrer une déviation et pas nécessairement pour vouloir tout définir.

La Foi chrétienne est toujours un mystère: c'est un mystère d'amour, de don, de grâce et cela échappe à toute définition. Le

dogme met simplement des balises contre des déviations qui seraient véritablement transformatrices, négativement parlant, de la Foi. Certains ont dit: "Constantin, qui assistait au Concile de Nicée, a changé l'Évangile puisqu'il a dit: 'Jésus est Dieu' alors que ce n'est pas marqué comme cela, tel quel, dans l'Évangile." Ça, c'est vraiment une simplification et même une manière fautive de voir la réalité.

Dans la Foi chrétienne, dans l'Évangile lui-même, il y a ce que je vous ai dit, à savoir que le critère d'être Dieu, c'est le Christ et ce n'est pas la philosophie platonicienne des Idées. Donc, si on dit que le Christ est Dieu, ce n'est pas une espèce d'affirmation dogmatique, comme quoi il est plus qu'un être humain normal, c'est une manière de dire que l'absolu se dit en Lui et qu'on reconnaît un absolu en Lui. Et donc ça, c'est producteur de sens. Quand on dit qu'en Jésus l'absolu se dit, c'est totalement paradoxal parce qu'en Jésus l'absolu a l'air d'être contredit par l'anéantissement, par la mort, par la souffrance, par l'Incarnation. Et pourtant, il faut conjuguer cette existence historique de Jésus, donc limitée, avec, en même temps, l'idée qu'il y a là-dedans un absolu qui se dit et donc ça, c'est Dieu. C'est un double pôle, si vous voulez, un pôle entre l'humain et le divin, sous tension, mais qui est productif. Si vous dites simplement "Jésus est le Fils de Dieu, mais Il n'est pas Dieu", vous aplatissez tout et puis ça n'est plus productif.

Donc, le dogme maintient les choses pour qu'on ne simplifie pas à outrance et qu'on ne dénature pas une Foi qui est productive de sens et productive de salut et d'engagement. Donc, en ce sens-là, il est très important. La définition est très importante, mais elle n'est pas exhaustive. Même s'il a évidemment une volonté de synthèse, le Credo ne réduit pas la Foi à l'ensemble de ses 25 lignes. Tant il est vrai que, si à la Messe, on récite le Credo le dimanche, et seulement depuis l'époque de Charlemagne, ça n'empêche pas qu'on doive lire les Évangiles avant d'avoir lu le Credo et que le Credo ne doive pas remplacer les Évangiles. En effet, on pourrait dire "le Credo simplifie, synthétise, pourquoi encore lire les Évangiles? Ça nous

complique les affaires! Surtout qu'il y en a quatre". Donc le Credo/la définition de Foi/le dogme balise les choses mais ne veut pas totalement et exhaustivement définir les choses. Donc le recours aux autres sources est fondamental et nous montre la richesse du mystère de la Foi.

Des définitions dogmatiques au Moyen Âge, il n'y en a pas tellement, il y a le deuxième Concile de Nicée, qui est contre l'iconoclasme. Ça, c'est tout à fait fondamental. Vous allez me dire: "C'est peut-être un peu banal, l'iconoclasme, c'est un accident de l'histoire." Non, l'iconoclasme anéantit l'image. Nous sommes à l'époque de l'Islam, donc c'est le même courant iconoclaste dans le christianisme que dans l'Islam qui détruit l'image. La destruction de l'image empêche, en quelque sorte, la représentation de la Foi, puisqu'on ne peut plus la représenter. Or, la représentation de la Foi permet l'interprétation de la Foi. Si vous représentez une figure de saint dans un vitrail, dans une peinture ou dans une sculpture, vous pouvez, avec votre petit enfant, dire: "Ah! Tiens, regarde, ça, c'est le Curé d'Ars et il tient un livre à la main" - "Pourquoi?" - "Il tient un chapelet." - "Pourquoi?" - "Il est habillé comme ça." - "Pourquoi?" - "Il a vécu comme ça." - "Quand? Pourquoi?". Vous vous faites l'interprète de la personne. Vous voyez saint Joseph, sainte Marie, la Sainte Famille, vous expliquez à votre enfant qui Ils sont, mais avec vos mots à vous. Donc l'image est productrice de nouvelles interprétations qui proviennent d'un chacun et qui sont, en même temps, infinies, parce que chacun va redire la Foi à travers l'image à sa façon.

Le Christ est image du Père, nous disent les Écritures. Donc, pour le Christianisme, il est toujours important d'avoir une image des choses parce qu'elle est productrice de sens et d'une interprétation personnalisée. Chaque chose dans l'univers est image d'une autre chose; le Moyen Âge était très conscient de cela. C'est un peu ce qu'on appelait l'allégorie: chaque plante, chaque élément de la Création est symbole de quelque chose. Le pape, Innocent III je pense, offrit au roi d'Angleterre, Jean sans Peur, lors de son

intronisation, trois pierres précieuses, et il explique dans sa lettre "Tu as une rouge, tu as une verte, tu as une bleue. Celle-ci signifie ça, l'autre signifie ça, la troisième signifie ça." C'est un cadeau symbolique parce que, pour le Moyen-Âge, la pierre précieuse, la couleur, c'est tout un symbole, c'est tout un langage. Donc, cette idée que chaque chose est l'image d'autre chose, que l'être humain est l'image d'autre chose, qu'il est l'image de Dieu en lui, est fondamentale. C'est pour cela que le Christianisme accepte l'image et la valorise, et a condamné l'iconoclasme. Ça, c'est une grande définition dogmatique du Moyen Âge !

5. Quel rôle la nature et le cosmos jouent-ils dans la pensée chrétienne ?

Paul Vaute:

Je rappelle que si vous avez une question sur les réponses, il suffit de lever le doigt. Les deux ou trois questions que j'ai encore ici sous les yeux sont plutôt pointues. Ainsi, une personne s'interroge sur le transfert des restes de saint Martin à Tours et sur la végétation qui fleurissait sur les bords de la Loire. Cela peut paraître insolite comme question mais, en la lisant, j'ai pensé à ce que vous avez dit de la religion de la nature.

Mgr Delville:

Le rapport entre saint Martin et la nature est quelque chose de très important. Peut-être cela devrait-il être davantage étudié que ce que j'en sais et puis en dire. Dans "La vie de saint Martin" par Sulpice Sévère, il y a d'autres épisodes que celui que j'ai mentionné. C'est une "Vie" extrêmement fiable parce que Sulpice Sévère l'a écrite avant la mort de saint Martin, ce qui est rarissime pour les "Vie de Saints". Et donc, saint Martin a pu contrôler ce qu'on racontait sur lui dans cette "Vita".

Saint Martin avait la capacité de parler aux oiseaux. On raconte qu'en se promenant le long de la Loire il voit un groupe d'oiseaux attroupés sur une berge et commence à crier aux oiseaux qui s'envolent de peur. Et alors, ses compagnons disent: "ouh là, là, tu ne devrais pas crier sur les oiseaux parce que c'est dangereux : s'ils volent de la gauche vers la droite, ça va provoquer un mauvais sort, etc.". Saint Martin manifeste par ce cri et cette "domination" qu'il n'a pas peur des oiseaux. Il n'a pas peur du corbeau qui vole de gauche et de droite. Il n'a pas peur des présages qu'on attribuait aux oiseaux.

Cet épisode-là manifeste bien qu'il y a une espèce de rupture entre la Foi chrétienne, pour laquelle tout ce qui est créé n'est que créé et donc n'est jamais au-dessus de nous (seul Dieu est au-dessus de nous) et les religions de la nature, qui, au contraire, voient dans la nature des lieux de maléfices qui en quelque sorte nous orientent.

Donc, c'est vrai qu'il y a là un grand conflit dont saint Martin est un des acteurs, un conflit avec ce qu'on appelle désormais les superstitions. C'est un mot qui dit bien ce qu'il veut dire : c'est ce qui reste. Et il en reste, en effet, des choses. Aujourd'hui, il y a des résurgences énormes sur cette question des maléfices, des malédictions, des possessions, des exorcismes, etc. À l'Évêché, on téléphone deux fois par semaine pour des exorcismes et ça augmente chaque année. Donc, cela veut dire que les gens se sentent agressés par des peurs, si vous voulez, objets de maléfices, objets de malédictions diverses, d'envoûtements. Vous avez de ces gens qui sont carrément payés pour envoûter les autres et, avec le problème de l'émigration, ce phénomène augmente. Je connais des cas où on envoûte des gens en Asie du Sud-Est alors qu'ils résident ici en Belgique. Cela passe par les familles. Et donc, la personne ici sait qu'elle est envoûtée par quelqu'un qui habite par exemple en Thaïlande. Et avec les Africains encore plus : chez eux, la conviction est parfois très, très forte de subir des envoûtements et des malédictions. Donc voilà, c'est un phénomène résurgent et qui nous dit bien, tout de même, la validité de la position de saint Martin,

parce que pour le chrétien, vraiment, l'envoûtement, ça n'existe pas. C'est une vue de l'esprit. Mais malheureusement, beaucoup d'êtres humains sont pris par ces peurs. Alors, le problème, c'est qu'aujourd'hui, parfois, on n'a pas d'autres lieux auxquels s'accrocher pour combattre ces peurs que de passer par ces envoûtements.

Une dame dans l'assemblée :

Existe-t-il alors des prêtres exorcistes, dans le diocèse?

Mgr Delville:

Oui, il y a toujours un prêtre exorciste mais on ne dit jamais son nom. Et quand une personne demande de manière très précise, on peut provoquer un rendez-vous. Mais notre expérience est que dans les neuf dixièmes des cas, évidemment, les problèmes sont très psychiatriques et psychologiques. C'est rare qu'on puisse le dire de manière vraiment précise, mais il arrive qu'on puisse soupçonner qu'il y a une force du Mal totalement, je dirais, extérieure et indépendante de la personne.

Mais il n'empêche que la personne a besoin d'être entendue, d'être aidée, a besoin de prières, a besoin d'un lieu d'écoute, parfois de réorientation, etc. Donc, c'est vraiment un ministère, mais on demande même entre guillemets "à chaque prêtre" d'être capable de faire une prière sur les personnes qui se sentent possédées, envoûtées et tout cela. Les gens demandent aussi qu'on bénisse les maisons. Souvent, il y a des phénomènes dans les maisons: des bruits, des craquements et tout ça. Les gens disent: "ma maison est envoûtée!". Donc il faut venir la bénir. Là, on ne va pas demander à l'exorciste, chaque prêtre peut le faire.

Paul Vaute:

Il fut un temps où c'était très courant de demander de venir bénir les maisons, je veux dire, à titre préventif. Lorsqu'on a inauguré le Haut Fourneau 6, celui qu'on a fait sauter il y a quelques semaines, l'Évêque est venu bénir le Haut Fourneau 6 lors de son inauguration. C'était, je crois au milieu des années 1950.

Mais, voici encore une question qui porte encore sur les liens entre les réalités naturelles et spirituelles: pouvez-vous mettre en lumière la dimension sacramentelle de la religion chrétienne qui permet de rendre compte de l'usage des réalités naturelles?

Mgr Delville:

Oui, c'est bien, ça. C'est vrai, la dimension sacramentelle utilise des réalités naturelles: en particulier le pain, le vin dans l'eucharistie, le saint-chrême dans la confirmation, l'eau dans le baptême. Oui, c'est tout à fait vrai, ça, c'est tout à fait juste. Il n'y a pas de doute.

De toute façon, le christianisme est aussi une religion cosmique. Pour nous, chrétiens, il y a cette dimension que le monde est créé par Dieu. Nous sommes aussi partie prenante d'un cosmos beaucoup plus large. Il est d'ailleurs tellement grand que personne ne peut l'imaginer. Les astronomes d'aujourd'hui sont les premiers à vous le dire: le nombre de découvertes qu'ils font sur l'immensité de l'univers ne fait qu'augmenter. Personne n'en voit la fin. Et d'ailleurs, ceux qui s'occupent de l'infiniment petit -en particulier la médecine avec toute la question de soigner les maladies à travers l'étude des cellules, etc. - vous disent la même chose.

Donc, pour nous chrétiens, notre Foi, c'est aussi la Foi liée à un cosmos, une création, un mystère total qui nous entoure sur le sens de notre univers, auquel aucune science ne peut donner le mot d'explication final.

Il est donc très important que des éléments du cosmos interviennent dans notre prière, dans nos célébrations. Nous ne sommes pas de purs esprits, au sens d'être purement intellectuel, et encore moins de pure éthique, au sens d'être uniquement des gens qui disent ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire: le bien et le mal. Nous sommes aussi dans le mystère de la création, de la nature. Et c'est important d'être positionné de cette façon-là.

Pendant des siècles, et jusque finalement au 19^e siècle, grosso modo, la question de la création était une preuve de l'existence de Dieu puisqu'il était évident que le monde avait été créé par Dieu et ne pouvait provenir de lui-même ou de rien. Par contre, quand on a découvert avec la géologie, surtout dans les années 1850, qu'il ne fallait pas reporter la création du monde à 4428 ans avant Jésus-Christ mais à 100.000, puis à 1 million et bientôt à un milliard d'années à peu près. Donc subitement, la création n'est plus devenue claire comme preuve de l'existence de Dieu. Au contraire, c'est devenu un peu l'inverse. Et donc, c'est un peu plus difficile pour le chrétien d'intégrer la notion de création et de cosmos dans sa Foi parce que cette notion n'est plus le socle qui est un peu comme la preuve de l'existence de Dieu. Au contraire, elle suscite tellement de questions sur la nature de l'univers que, quelque part, elle met la personne dans l'inquiétude plus que dans la conviction, de sorte que notre Foi s'est davantage orientée vers l'éthique.

Notre foi chrétienne s'est davantage orientée vers le respect de la personne humaine et la dignité fondamentale de l'être humain qui apparaît comme un peu, là justement, un des sommets de la preuve de l'existence de Dieu. Donc on voit plus la Personne de Dieu dans l'autre que dans l'univers. Mais ce n'est pas pour ça que l'univers doit être évacué et c'est peut-être justement un des défis que nous avons aujourd'hui, y compris avec l'écologie qui nous fait vraiment redécouvrir le sens de notre relativité dans le cosmos et la nécessité de protéger aussi ce cosmos. Donc, je dirais que cette dimension des

éléments de la nature dans notre Foi, resurgit de manière nouvelle avec l'écologie.

6. Depuis le Moyen Âge tardif au moins, l'Eglise n'a-t-elle pas trop mis l'accent sur les punitions, le jugement, l'enfer, et pas assez sur la miséricorde ?

Paul Vaute :

Nous arrivons à la fin des questions écrites, mais s'il n'y en a plus d'autres, j'en aurai une : dans les années 1970-1980, un livre de l'historien Jean Delumeau avait fait beaucoup de bruit. Son titre: "La peur en Occident". Puis il y en a eu d'autres comme "Le péché et la peur". Delumeau développait le concept d'une pastorale de la peur qui aurait caractérisé l'Église des Temps Modernes, au 17^e, 18^e, bref à la fin du Moyen Âge puisque vous avez dit que celui-ci allait jusqu'en 1789 : nous restons donc au cœur du sujet avec cette pastorale de la peur qui, selon Jean Delumeau, aurait trop mis l'accent sur les punitions, le jugement, l'enfer, et pas assez sur la miséricorde. Comment voyez-vous cela?

Mgr Delville:

C'est vraiment frappant de voir, à 30 ans de distance, comment le bouquin de Delumeau est relativisé parce qu'aujourd'hui tout le monde se dit qu'on n'a pas réussi à maîtriser nos peurs. Nous avons des peurs de tout. Notre société est pleine de peurs. Une enquête intitulée « Noir, jaune, blues » réalisée par la Fondation « Ceci n'est pas une crise » a été publiée la semaine dernière par « Le Soir » et largement répercutée par la télé : elle montre que la population est prise énormément par des peurs: on a peur de l'avenir, on a peur de ce qu'on va faire. Donc, dans cette civilisation où il y a beaucoup moins de repères qu'avant, où il y a beaucoup moins d'obligations, où il y a beaucoup moins de choses à respecter au niveau officiel, les peurs se mettent ailleurs, et finalement elles se mettent partout.

Je suis vraiment frappé par ce fait-là parce que c'est vrai, la civilisation du Moyen Âge a créé certaines peurs, mais elle les a canalisées en disant: voilà, la peur de l'Enfer; mais l'Enfer, ce n'est pas simplement la condamnation, c'est aussi une invitation, évidemment, à la conversion, à la rectitude de vie, c'est un ricochet, un miroir, en quelque sorte, qui m'invite à vivre une vie, je vais dire, digne, en somme. Donc, cette peur, qui était officielle, qui était agitée officiellement, servait aussi de balise à la société et au moins, on savait de quoi on avait peur, on avait peur de l'Enfer.

Maintenant, on va chez le psychologue parce qu'on est stressé, mais on ne sait plus de quoi on a peur. On a peur de tout. Je pense que cela, c'est vraiment un des problèmes de notre société : comme on a beaucoup moins de repères, on a aussi peur de tout. Le livre de Delumeau, qui dans les années 70 paraissait très intéressant parce qu'il dit: "oui, l'Église a été vraiment une marâtre parce qu'elle a engoncé les gens dans un système de peur, d'interdits et patati et patata.". Cela se comprenait bien dans ces années-là parce que c'étaient les années post-soixante-huitardes, avec la question posée de l'émancipation par rapport à des préceptes. Mais aujourd'hui, 30 ans ou 40 ans plus tard, on se dit: "ouh, là ! Doucement !" Alors, je ne veux pas non plus revenir à une religion de purs et simples interdits mais je veux simplement noter le fait qu'il ne suffit pas de dire qu'on va évacuer les préceptes qui engendrent une certaine peur pour que la peur disparaisse. Au contraire, la peur réapparaît, et parfois pire.

Il faut aussi reconnaître que, dans la religion de la fin du Moyen Âge, parallèlement à ces peurs, il y avait la souffrance. On a dit: "C'est une religion doloriste." On a valorisé la souffrance, le Christ en Croix, le Sang qui coule, des poses dramatiques, etc. C'est vrai, mais les gens souffraient réellement, la situation était vraiment pénible: la grande peste de 1348 a raflé un quart de la population; de nombreuses épidémies ou guerres ont quand même souvent conduit la population dans des situations de souffrance forte, très forte; et le

fait de figurer les souffrances du Christ était aussi une manière de représenter ce qu'on vivait sur le terrain et aussi de le dire. Mais c'est également le point de vue des psychologues d'aujourd'hui : quand on souffre, l'important c'est de pouvoir aussi le dire. Avoir quelqu'un à qui le dire et les mots pour le dire. Or, c'est une invention du christianisme médiéval: les mots pour dire la souffrance, ça n'existe pas dans l'Antiquité. La grammaire de la souffrance, l'expression de la souffrance est très limitée dans la littérature antique parce que c'est d'abord une littérature de héros. Mais ici, la souffrance du commun des gens - pas simplement la souffrance du drame d'Amour, mais la souffrance plus banale quelque part - va être dite, redite et, quelque part, élaborée. C'est un langage qui permet aussi de l'exorciser et cela, on l'oubliait très, très fort. Dire la peur, dire la souffrance, n'est pas nécessairement en devenir esclave. C'est peut-être parfois l'inverse.

Paul Vaute :

J'ajouterai que Jean Delumeau, par la suite a écrit trois livres sur le Paradis" ...

<p>7. Pourquoi le cours de religion est-il important dans l'enseignement secondaire ?</p>
--

Un jeune intervenant dans la salle :

Dans les cours de l'enseignement secondaire, une heure de philosophie en lien avec la citoyenneté et une heure de théologie pour garder l'équilibre, ne serait-ce pas le meilleur pour les jeunes ?

Mgr Delville:

Oui, c'est sûr qu'une dimension comme la citoyenneté, c'est quelque chose qui est fondamental au christianisme. Le fait d'être le membre d'une société, d'être un citoyen, d'avoir une éthique citoyenne, ça,

c'est sûr. Aujourd'hui, on vit cela de manière laïcisée. On a été un peu les victimes, en Belgique, d'une poussée laïcisante, demandant de supprimer une heure du cours de religion pour mettre une heure de citoyenneté à la place, il faut bien faire avec, alors que la citoyenneté est déjà éminemment présente dans les cours de religion.

Mais ce qui est important, pour nous comme chrétiens et en tout cas pour moi comme évêque, comme pour mes collègues, c'est qu'il y ait au moins une heure de religion sauvegardée parce que la Constitution le demande. Qu'une des deux heures soit devenue un cours de citoyenneté, c'était constitutionnel, on n'a pas le droit de s'y opposer. Par contre si on supprimait l'heure de religion, cela deviendrait anticonstitutionnel. Cela demanderait une mobilisation générale contre une telle mesure.

Je pense que, tout de même, l'enseignement de la religion à l'école est très important. Alors, je sais bien qu'il y a de multiples problèmes, des contenus qui sont parfois évacués. Mais, en même temps, il y a quand même une présence. Il y a des personnes qui sont formées et c'est utile qu'il y ait des personnes formées comme professeurs de religion. Et il est important aussi que ce petit morceau de spiritualité avec une base concrète - c-à-d avec l'Évangile, avec des textes, avec des références précises, des engagements précis - puisse nourrir notre Foi et la Foi de la population parce que je crois qu'une Foi, une spiritualité a besoin d'une culture.

Il n'y a pas de Foi sans culture. La Foi chrétienne, c'est une énorme culture. Je vous en ai déployé tout un aspect ce soir. Des générations de saints, des générations de gens peut-être inconnus ont tous laissé des témoignages qui ont façonné une culture, des bâtiments, des oeuvres d'art, des textes, des attitudes de vie, qui se transmettent et tout ça. C'est fondamental. Il n'y a pas de civilisation sans culture. L'anéantissement de la culture, c'est l'anéantissement de la Foi aussi. Et l'anéantissement de la Foi, c'est l'anéantissement de la

culture. Ce qui se passe, par exemple, quand on bombarde la ville comme Alep et qu'on détruit tout - y compris dans la partie Est, y compris une partie de la célèbre mosquée des Ommeyyades et tout cela, c'est une dénégation de la culture. Cette frange radicaliste du monde musulman est pour l'anéantissement de la culture: ils ont détruit des oeuvres d'art encore ailleurs.

C'est triste pour l'humanité, c'est vraiment une grande perte et cela montre qu'il y a des mouvements qui sont pour l'anéantissement de la culture, mais de facto, c'est aussi l'anéantissement de la Foi par une fausse foi. Une vraie Foi, elle a une culture, elle s'incarne dans une culture. Et donc, je crois qu'il est très important que notre Foi chrétienne puisse se dire dans un cours parce qu'un cours c'est une culture, c'est-à-dire une pédagogie, un enseignement, un programme, des manuels, des activités, comme tu l'as dit. Un cours c'est un ensemble culturel et donc la Foi chrétienne n'est pas que des prières dans une église, n'est pas qu'un dévouement à la maison, c'est aussi une culture. Donc elle doit pouvoir se dire dans un cadre culturel. Dans le Christianisme, nous y sommes habitués, spécialement depuis les écoles du Moyen Âge, les universités en particulier. Donc, le Christianisme s'est, petit à petit, forgé de plus en plus dans les institutions culturelles et les écoles.

Un danger est qu'un certain l'Islam, par exemple, se développe hors des écoles, hors des cultures et soit alors non-contrôlé et dise du n'importe quoi. C'est pourquoi il est tout aussi important que des religions comme l'Islam, par exemple, soient enseignées dans nos écoles, dans nos écoles officielles ici en Belgique, parce que là aussi alors, l'Islam doit se soumettre à un programme, à des règles, à des contrôles, à tout ce qu'on veut. Donc, c'est un véritable, stimulant, si vous voulez, pour une présentation culturelle de la Foi : c'est pourquoi je pense que le cours de religion est très important.

Transcription des propos de l'orateur par Jean-Paul Schyns et Stéphane Baumans (Les intertitres sont de notre fait).

LE GROUPE DE RÉFLEXION SUR L'ÉTHIQUE SOCIALE EST NÉ À BRUXELLES EN 1998, À L'INITIATIVE D'UN GROUPE DE PERSONNES CATHOLIQUES DEPUIS 2009, À LIÈGE, LE GROUPE S'EST ASSOCIÉ AU CERCLE UNIVERSITAIRE DE L'UNION DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES DE LIÈGE POUR ORGANISER DANS LE CADRE DE L'ALMA MATER LIÉGEOISE DES DÉJEUNERS-DÉBATS OUVERTS À LA CONFRONTATION AVEC D'AUTRES COURANTS DE PENSÉE. CE CYCLE EST ORGANISÉ AVEC LE CONCOURS DU FORUM DE CONFÉRENCES « CALPURNIA »

CYCLE DE CONFÉRENCES 2017
L'EUROPE, SES FONDEMENTS, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Ce cycle propose quatre rencontres pour réfléchir sur des enjeux majeurs de la crise actuelle de l'Europe exposés par des conférenciers issus de différents horizons de la société. Des approches historiques présentent d'une part les invasions germaniques qui ont suivi la chute de l'Empire romain d'Occident et de l'autre une interprétation du passage de la République romaine à l'Empire romain cosmopolite. Ces approches nous invitent à réfléchir sur l'avenir possible de l'Union européenne où l'ampleur des phénomènes migratoires pose le problème de la conservation d'une identité compatible avec la multi culturalité. Dans ce contexte, sont par ailleurs évoqués les défis socio-économiques auxquels l'Union doit faire face et les conditions à remplir pour réussir un grand bond en avant dans le monde multipolaire d'aujourd'hui.

Mardi 17 janvier

1. LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL, CREUSET DE L'EUROPE

par Mgr Jean-Pierre DELVILLE, évêque de Liège

L'Europe a-t-elle des racines spirituelles, et plus précisément des racines chrétiennes ? Les invasions germaniques qui ont suivi la chute de l'Empire romain ont bouleversé l'Europe. Le christianisme, et plus spécifiquement l'Église latine, s'est alors affirmé comme fondement de valeurs créatrices d'une culture commune, enracinée dans une histoire des peuples où la mémoire biblique et l'héritage chrétien jouent un rôle majeur.

Mardi 4 avril

2. IMMIGRATION, IDENTITÉ ET MULTI CULTURALITÉ »

par Annie LAURENT experte au Synode des évêques sur le Moyen Orient et

Débat introduit par le témoignage de Jamal MANAD, éducateur musulman

Un dialogue fécond entre deux personnalités engagées dans les relations entre chrétiens et musulmans. Un dialogue qui dépend largement d'un minimum de connaissances non seulement du credo de l'islam, mais aussi de l'anthropologie qui en découle. L'islam est de plus en plus présent dans

notre quotidien. Mais quelles sont les références, les croyances, les aspirations du musulman que nous rencontrons ?

Jeudi 15 juin

3. LA CRISE DE L'UNION EUROPÉENNE ET LA CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

par Prof. David ENGELS, Ordinaire d'histoire romaine à l'Université Libre de Bruxelles.

En analysant la transition de la République romaine à l'Empire des Césars, David Engels fait la démonstration que l'Union européenne et la monnaie unique pourraient engendrer, en dépit ou à cause de tous leurs défauts, un système social durablement inégalitaire et répressif. David Engels dresse un parallèle audacieux et tout à fait inédit entre la situation actuelle de l'Europe et celle de Rome à la fin de la République, autrement dit au 1er siècle av. J.-C., à l'époque de Marius, Sylla, Pompée, César et Auguste.

Mardi 10 Octobre

4. LE DUR AVÈNEMENT DE L'EUROPE DANS LES CONVULSIONS DU MONDE

par Co O.L. Pierre DEFRAIGNE

Directeur exécutif du Centre Madariaga-Collège d'Europe – Directeur général honoraire à la Commission européenne

et

L'UNION MONÉTAIRE EN QUESTION

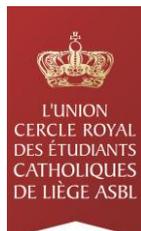
par Prof. Alfred STEINHERR Ph.D.

,Academic Director and Professor of Economics and Finance of the John F. Welch College of Business in Luxembourg (Sacred Heart University in Fairfield-USA) et ancien Chief Economist and Director General of the European Investment Bank in Luxembourg.

Le risque de désintégration de l'Union européenne est là. Il peut venir de trois côtés : par sécession de certains États-membres, aujourd'hui le Royaume-Uni avec le Brexit ; par implosion de l'eurozone suite à un nouveau Grexit, mais élargi à d'autres pays de la Méditerranée; par recloisonnement de l'Espace Schengen suite à la crise des réfugiés. Bien entendu, on peut préférer un discours plus optimiste et se rappeler que l'Europe ne progresse que par crises. Mais comme celle-ci en combine plusieurs, on voit bien qu'en sortir par le haut, va demander un grand bond en avant. Est-ce possible et à quelles conditions ?

**Les réunions ont lieu aux dates indiquées de 18h00 à 20h30 à la Salle des professeurs dans le bâtiment du Rectorat de l'Université de Liège, Place du 20 Août, 7, 1^{er} étage (accès par l'entrée principale)
Horaire : apéritif à 18h00 ; exposé suivi d'un lunch-débat : de 18h15 à 20h30.
(P.A.F : 15 € par réunion buffet compris – 5 € pour les étudiants). Inscription obligatoire par e-mail info@ethiquesociale.org ou tél. 04.344.10.89 trois jours ouvrables à l'avance.**

4 mai 2017



Editeur responsable : l'Union, cercle royal des étudiants catholiques de Liège asbl, rue vinàve d'île, 30 bte 64, 4000 Liège.

Tel. 04.344.10.89.

Email : uniondesetudiantscatholiqueliège@skynet.be

